

FACULTE DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1936

THÈSE 429 No

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

Maurice-Léon CHARENTON

Né le 12 septembre 1904, à Henrichemont (Cher)

LE DOCTEUR THOMAS W. EVANS
DENTISTE DE NAPOLÉON III
ET LES DENTISTES DE SON ÉPOQUE

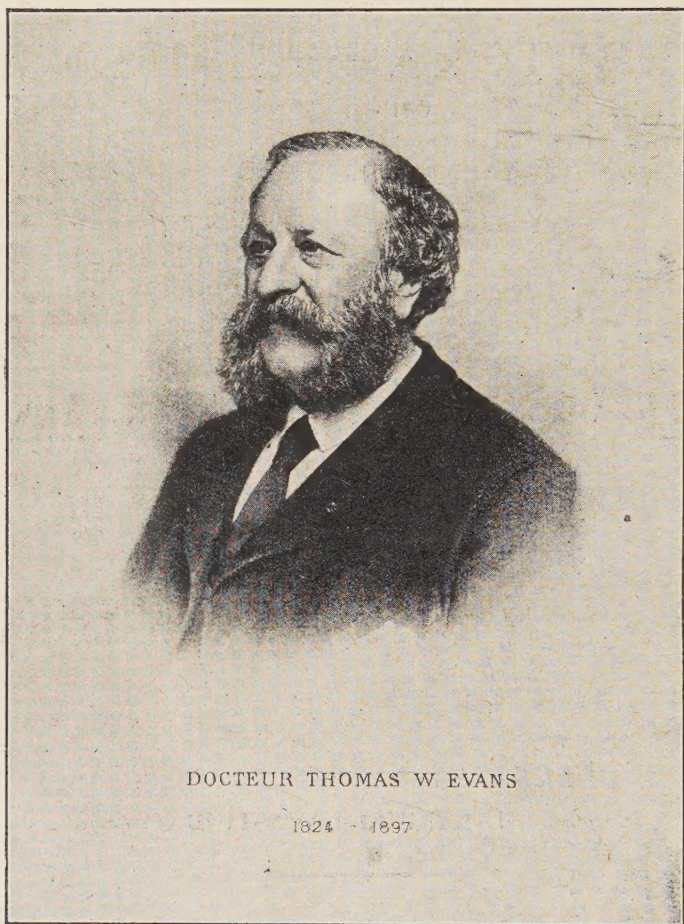
Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, *Professeur*

PARIS
LIBRAIRIE E. LE FRANÇOIS
91, BOULEVARD ST-GERMAIN, 91

1936



Digitized by the Internet Archive
in 2026



Extrait des Mémoires du Dr T. W. EVANS. Plon, éditeur, 1910.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1936

THÈSE

N° —

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

Maurice-Léon CHARENTON

Né le 12 septembre 1904, à Henrichemont (Cher)

LE DOCTEUR THOMAS W. EVANS

DENTISTE DE NAPOLÉON III

ET LES DENTISTES DE SON ÉPOQUE

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE E. LE FRANÇOIS

91, BOULEVARD ST-GERMAIN, 91

1936

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIÈRE.
Physiologie	Léon BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	DESGREZ.
Bactériologie	Robert DEBRÉ.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie médicale et générale	BAUDOUIN.
Pathologie chirurgicale	CHEVASSU.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	HARVIER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEL-LAVASTINE
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	Maurice VILLARET.
Clinique médicale	LOEPER.
	CARNOT.
	CLERC.
	Marcel LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBOULET.
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
	CUNÉO.
Clinique chirurgicale	GOSSET.
	GRÉGOIRE.
	LENORMANT.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	MARION.
	BRINDEAU.
Clinique d'accouchements	COUVELAIRE.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	MOCQUOT.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBRÉDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.
Clinique de la Tuberculose	BEZANÇON.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU.
	HOVELACQUE
Professeurs sans chaire	MULON.
	OLIVIER.
	VERNE.

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.	
BÉNARD (Henri)	Pathologie médicale.
BERNARD Étienne.	Pathologie médicale.
BESANÇON (J.)	Hydrologie.
BOULIN	Pathologie médicale.
BULLIARD	Histologie.
CATHALA	Pathologie médicale.
CHEVALLIER	Pathologie médicale.
DOGNON	Physique.
FEY	Urologie.
GALLIARD	Parasitologie.
GASTINEL	Bactériologie.
DE GAUDART D'ALLAINES.	Pathologie chirurgicale.
GAYET	Physiologie.
GIROUD	Histologie.
HAGUENAU	Pathologie médicale.
HALPHEN	Oto-rhino-laryngologie.
HAZARD	Pharmacologie.
HUGUENIN	Anatomie pathologique.
JOANNON	Hygiène.
LABBÉ (Henri)	Chimie biologique.

MM.	
LACOMME	Obstétrique.
LANTUÉJOUL	Obstétrique.
LAROCHE (Guy)	Pathologie médicale.
LEMAIRE	Pathologie expérimentale
LEVEUF	Pathologie chirurgicale.
M ^{lle} J. LÉVY	Pharmacologie.
LÉVY-VALENSI	Neurologie et Psychiatrie
MOREAU	Pathologie médicale.
MOULONGUET	Pathologie chirurgicale.
MOUQUIN	Pathologie médicale.
OBERLING	Anatomie pathologique.
PETIT-DUTAILLIS	Pathologie chirurgicale.
PIÉDELIÈVRE	Médecine légale.
PORTES	Obstétrique.
RICHET	Physiologie.
SANNIÉ	Chimie biologique.
SÈNEQUE	Pathologie chirurgicale.
TROISIER	Pathologie expérimental
TURPIN	Pathologie médicale.
VIGNES	Obstétrique.
WILMOTH	Pathologie chirurgicale.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.	
AGLAVE	Pathologie chirurgicale.
BUSQUET	Pharmacologie.
CHAILLEY-BERT.	Physiologie.

MM.	
LEROUX	Anatomie pathologique.
NEVEU-LEMAIRE	Parasitologie.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

à titre permanent.

MM.

ABRAMI
ALAJOUANINE ..
AUBERTIN
BRULÉ
CHABROL
CHIRAY
DONZELOT
DUVOIR
LIAN
PASTEUR - VALLERY -
RADOT
SÉZARY

Clinique médicale.

MM.

BASSET
BROCQ
CADENAT
GATELLIER
HEITZ-BOYER ...
MOURE
QUENU
SCHWARTZ
VELTER

Clinique chirurgicale.

MM.

ECALLE
GUÉNIOT
LE LORIER
LÉVY-SOLAL
METZGER

Clinique obstétricale.

V. — CHARGÉS DE COURS

MM.

CHAILLEY-BERT, agrégé
LEDOUX-LEBARD
WEIL-HALLÉ
RUPPE.....

Education physique.
Radiologie clinique.
Puériculture.
Stomatologie.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MA MÈRE

*Humble hommage d'amour filial
et de reconnaissance.*

A MON PÈRE

*Qui m'a toujours donné l'exemple
du travail, témoignage de mon admiration
et de ma très grande affection.*

A MA FEMME

*En témoignage de mon grand
amour.*

A MES BEAUX-PARENTS

*Auxquels je dois tout, témoignage
de toute mon affection.*

A TOUS LES MIENS ET A MES AMIS

A NOTRE PRÉSIDENT DE THÈSE
MONSIEUR LE PROFESSEUR LAIGNEL-LAVASTINE

Professeur d'Histoire de la Médecine.

Médecin de la Pitié.

Membre de l'Académie de Médecine.

Qui a bien voulu nous faire l'honneur de présider cette thèse.

Hommages respectueux de reconnaissance.

A NOTRE MAITRE

MONSIEUR LE DOCTEUR F. CATHELIN

Chirurgien en Chef de l'Hôpital d'Urologie.

Auquel nous sommes redevable à plus d'un titre de notre reconnaissance, et auquel nous devons une si noble conception de notre devoir de médecin. Qu'il veuille bien trouver ici un faible témoignage de notre très grande et très respectueuse affection pour tout ce que nous lui devons.

A MONSIEUR F. FERRAND

Professeur à l'Ecole Dentaire de Paris.

Fondateur du Musée Dentaire et du Musée de l'Impératrice.

Qui a si aimablement mis à notre disposition toutes toutes ses collections et toutes ses archives et auquel nous sommes très heureux d'offrir nos très vifs remerciements et l'expression de notre sincère gratitude.

A LA MÉMOIRE DE NOTRE MAITRE
MONSIEUR LE DOCTEUR COUSTAING
Stomatologiste des Hôpitaux

*Qui fut notre premier maître dans
la spécialité.*

A NOTRE MAITRE
MONSIEUR LE DOCTEUR C. CLAOUÉ

*Témoignage de notre profonde
gratitude pour son enseignement et
l'accueil bienveillant que nous avons
toujours trouvé auprès de lui.*

A MONSIEUR LE DOCTEUR J. VILENSKI
Stomatologiste des Hôpitaux.

*Qui nous a accueilli si aimable-
ment dans son service.*

*En témoignage de notre respec-
tueuse amitié.*

A MONSIEUR LE DOCTEUR DARTIGUES
Ex-Président de la Société des Chirurgiens de Paris.
Ex-Président de la Société de Médecine de Paris.
Président-Fondateur de la Société Scientifique Française
de Chirurgie Réparatrice, Plastique et Esthétique.

*En témoignage de notre grande
admiration.*

A NOS MAITRES DANS LES HOPITAUX

MONSIEUR LE PROFESSEUR ACHARD.

MONSIEUR LE PROFESSEUR PIERRE DUVAL.

MONSIEUR LE PROFESSEUR MATHIEU.

MONSIEUR LE DOCTEUR COURCOUX.

MONSIEUR LE PROFESSEUR LENORMAND

MONSIEUR LE DOCTEUR GRENET.

MONSIEUR LE PROFESSEUR TERRIEN.

MONSIEUR LE PROFESSEUR LEMAITRE.

MONSIEUR LE PROFESSEUR CLAUDE.

MONSIEUR LE PROFESSEUR GOUGEROT.

MONSIEUR LE PROFESSEUR GUILLAIN.

MONSIEUR LE PROFESSEUR MARION.

MONSIEUR LE DOCTEUR LÉVY-SOLAL.

INTRODUCTION

Le Second Empire est une période de notre histoire que l'on commence à étudier sérieusement sous tous ses aspects. Dans l'Histoire de l'Art Dentaire, cette période est extrêmement attrayante ; elle a été jusqu'alors passée sous silence, et bien à tort, par les spécialistes, c'est pourquoi nous nous sommes proposé de combler cette lacune et d'en donner un aperçu.

A cet effet, nous avons pensé qu'il convenait de mettre en relief la silhouette du D^r EVANS, dentiste de Napoléon III qui, par sa vie scientifique, privée, et politique, oserons-nous dire, est caractéristique, voire pittoresque.

Celui, qui après avoir consacré son talent aux soins de la bouche de l'Empereur et de l'Impératrice, qui contribua en quelque sorte à l'alliance de l'Espagnole avec l'Empereur des Français, qui fut le compagnon fidèle lors de la route de l'exil, qui servit à Napoléon III en qualité de conseiller, méritait vraiment que l'on ressuscitât, en partie, sa vie prodigieusement attirante.

Il convenait aussi de parler de l'art dentaire et des dentistes de son époque. EVANS, possesseur d'une

très belle clientèle n'est pas toujours juste envers les praticiens de son pays d'adoption. Ce qu'il en dit, parfois, dans ses Mémoires, nous apparaît aujourd'hui comme tendancieux, car nous ne voulons pas croire qu'il ignore ce que nous savons sur les dentistes parisiens de son époque.

Que ces derniers n'aient pas atteint la valeur de ceux d'aujourd'hui, que les lois n'aient pas été appliquées toujours avec justice, que quelques-uns se montrèrent réclameurs à outrance, tout cela n'est imputable en partie qu'aux mœurs de cette époque où la publicité, jeune reine d'alors, était considérée, avec profit, comme une aide efficace au savoir faire et au faire-savoir.

On verra ici que l'époque comprise entre 1851 et 1870 dénote des recherches savantes que la grande quantité des brevets d'inventions éclaire d'un jour peu connu. On verra que de nombreux médecins spécialisés dans l'art dentaire (les stomatologistes, avant la lettre) s'intéressèrent déjà à un art que le public prisait en bonne part.

Jamais la prothèse dentaire n'avait connu autant de succès, même en utilisant des procédés en honneur au XVIII^e siècle, et ayant délaissé malheureusement l'invention des dents minérales qui devait plus tard après 1892 détrôner à jamais les osanores et l'ivoire.

C'est donc une période extrêmement intéressante de l'Histoire de l'Art Dentaire que nous avons tenté d'écrire ici, trop heureux si nous avons pu soulever

le coin d'un voile que les chercheurs futurs enlèveront définitivement.

Nous diviserons ainsi notre étude :

Première Partie :

- I. Le Dr T. W. EVANS. Sa vie et ses travaux.
- II. Le Dr T. W. EVANS, vu d'après ses Mémoires.
- III. L'ami des Mauvais Jours.

Deuxième Partie :

- I. Les Dentistes Politiques sous Napoléon III.
- II. La Vie des Dentistes Parisiens, de 1851 à 1870.
- III. Quelques Dentiste Parisiens de l'époque du Dr EVANS.
- IV. Quelques Brevets d'Inventions d'Art Dentaire, de 1851 à 1869.
- V. Quelques Thèses de Stomatologie, de 1851 à 1870.

Nous tenons à remercier ici M. FERRAND qui a bien voulu mettre à notre disposition sa collection de tableaux et gravures dans laquelle nous avons puisé notre iconographie, ainsi que sa documentation sur l'Impératrice Eugénie. Nous tenons à remercier également M. le Dr BERNARD WOLF WEINBERGER, de New-York, qui a bien voulu nous adresser la bibliographie américaine sur le Dr EVANS.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

LE DOCTEUR THOMAS W. EVANS SA VIE ET SES TRAVAUX

Thomas W. EVANS naquit à Philadelphie le 23 décembre 1823 et mourut à Paris le 14 novembre 1897 à l'âge de 74 ans. Il était de famille humble et avait deux frères. L'aîné, RODOLPHE, s'établit droguiste en gros à Washington et se retire après fortune faite ; le second, THÉODORE, était dentiste et mourut à Paris, en 1890, après avoir amassé une grande fortune tant à Paris qu'en Europe.

Thomas EVANS reçut son éducation à l'école primaire, puis à l'âge de quatorze ans il entra au service de Joseph WARENER fondeur à Philadelphie qui fabriquait des instruments de chirurgie, de la soudure et également des instruments de dentistes. C'est là qu'il prit le premier contact avec les dentistes de cette époque et c'est là qu'il reçut l'impulsion qui de

vait le pousser plus tard à étudier l'Art Dentaire dans le but de l'exercer.

En 1841, il devint l'élève du Dr JOHN DE HAVEN WHITE, de Philadelphie, chez lequel il resta deux ans, et pendant ce temps il suivit les cours du Jefferson Medical Colledge où il obtint le diplôme de Docteur en Médecine.

Il exerça alors, un certain temps à Maryland, puis à Lancaster, en association avec le Dr PHILIPP VAN PATTEN jusqu'en 1847. Ce fut pendant son séjour à Lancaster qu'il exécuta toute une série d'aurifications qu'il présenta au Congrès Annuel tenu sous les auspices du « Franklin Institute » à la fin de l'année 1847 et pour lesquelles il obtint une Médaille d'Or. Le Dr G. STARR BREWSTER, un dentiste américain originaire de Charleston qui était installé à Paris, eut connaissance de ce fameux travail et fut tellement enthousiasmé qu'il lui offrit une association, ce que EVANS accepta.

Les récits sur l'association du Dr EVANS avec le Dr BREWSTER diffèrent. Selon une version, c'était dans une foire à Lancaster que le Dr BREWSTER avait vu le travail, selon une autre ce serait à l'Exposition du « Franklin Institute », en 1847, que l'attention de celui-ci aurait été attirée.

Le « Dental News Letter » d'octobre 1848 contient la note suivante concernant le point particulier de cette question :

« Actuellement, nous avons à Paris un autre dentiste américain (natif de Philadelphie). Nous par-

« lons de M. T. W. EVANS, dont les spécimens de ses
« observations ont été présentés à l'exposition du
« Franklin Institute à l'automne de 1847, pour
« lesquels il obtint une médaille et qui lui valurent
« beaucoup de louanges pour son habileté d'opéra-
« teur. A son arrivée à Paris, le D^r EVANS rendit
« visite au D^r BREWSTER, qui, après avoir examiné
« ses travaux, lui offrit immédiatement une asso-
« ciation avec de flatteuses perspectives, offre qui
« fut acceptée et M. EVANS, nous en sommes infor-
« més, est maintenant un associé du D^r BREWSTER. »

Cette association dura jusqu'en 1850; pendant cette année EVANS s'installa à son propre compte, rue de la Paix. Alors commença pour lui une carrière professionnelle aussi magnifique qu'unique. Cette même année il reçut le grade de D. D. S. du Collège de Chirurgie Dentaire de Baltimore ; le 28 février 1853, le Collège de Chirurgie Dentaire de Philadelphie lui conféra également le grade de docteur-dentiste (D. D. S.).

Le D^r EVANS a été généralement considéré comme étant le pionnier des dentistes américains en Europe, ce qui est une erreur. Le D^r BREWSTER l'avait précédé de beaucoup d'années et pratiquait avec un grand succès au moment de l'arrivée d'EVANS, ainsi que les PARMLYS et E. MAGNARD de Washington. Mais bien que n'étant pas le premier, il est certain qu'il a apporté en Europe un ensemble de caractéristiques personnelles et une habileté technique particulière, qui firent de lui, non seulement une éminente per-

sonalité, mais donnèrent une formidable impulsion aux méthodes dentaires et un renom, jusqu'alors inconnu, à ses représentants.

Comme opérateur, le D^r EVANS eût de nombreux égaux et dans la dernière partie de sa vie, beaucoup le surpassèrent. Beaucoup de gens ont considéré comme superficielles ses capacités de dentiste et ont attribué son phénoménal succès à tout autre chose qu'à sa dextérité d'opérateur. Il est cependant évident que EVANS était un opérateur d'une habileté très nettement au-dessus de la moyenne. On a retrouvé vingt ans après, en parfait état, des aurifications faites par lui pendant son séjour à Lancaster, et le fait, que ses travaux exposés attirèrent l'attention d'un opérateur aussi habile que le D^r BREWSTER tend à confirmer la grande valeur de sa dextérité opératoire.

Comme le D^r EVANS ne contribuait que très rarement aux revues professionnelles, les publications de ses travaux sont très pauvres. Cependant, celles qui existent démontrent clairement l'originalité de sa pensée et une richesse de ressources à un très haut degré. En 1848, il publia dans « The Lancet » et « The Dental News Letter » un rapport sur son amalgame contenant de l'étain et une petite quantité de cadmium. Dans ce rapport il étudie les propriétés physiques particulières surtout la malléabilité, que l'addition de cadmium conférait à cet amalgame. Il espérait énormément de ce mélange, par exemple : pas de rétractions, pas de décoloration ni change-

ment dans la bouche. Il faut remarquer, et cela prouve la grande conscience professionnelle d'EVANS, qu'il fut le premier à observer et à rapporter les effets chimiques nuisibles que produirait le cadmium sur la structure des dents. En octobre 1849, dans une lettre à M. JONES WHITE et Co (1), il publia une sorte d'avertissement mettant en garde contre l'emploi de cet amalgame et plus tard il en abandonna complètement l'emploi.

Le Dr EVANS fut un des premiers à étudier et à développer pratiquement l'application du caoutchouc vulcanisé en tant que plaque base dentaire. Ce n'est pas absolument certain que ce fut lui qui fit le premier dentier en vulcanite, mais il fut parmi les premiers. Lors d'un voyage qu'il fit en Amérique il emporta et montra avec fierté un dentier en vulcanite noire, le premier qu'il avait fait alors.

Il fut un correspondant occasionnel du « Dental News Letter » pendant sa période de parution et ses articles revêtaient beaucoup plus la forme de correspondance professionnelle que celle d'essais proprement dits. En 1853, néanmoins, il publiait un long et important article sur le « redressement des dents », qui contient des explications détaillées sur les méthodes qu'il employait pour la correction d'un cer-



Maillet
à aurification
d'EVANS.

(Collection
M. F. FERRAND).

(1) *American Journal of Dental Science*, Vol. X, p. 142.

tain nombre des irrégularités dentaires les plus communes. Si l'on étudie à fond cet article, on y trouve un essai fort heureux de classification des malpositions dentaires et une très grande ingéniosité dans l'imagination et la construction des appareils de redressement. EVANS fit des applications pratiques de la force élastique des fils d'or étirés et durcis en tant que force de mobilisation de la dent et employa des bagues ancrées d'un système qui ressemble de très près aux méthodes actuelles. Les principes généraux de redressement qui sont énoncés dans cet article, supporteraient favorablement la comparaison avec ceux actuellement en vogue et qui sont considérés comme orthodoxes.

L'esquisse ci-dessus de quelques-uns des apports que le Dr EVANS fit à la dentisterie, est faite pour faire ressortir un fait évident, à savoir : que ce fameux praticien posséda une ingéniosité et une variété de ressources extraordinaires et qu'il fut, au point de vue de ses capacités générales, très au-dessus du niveau des praticiens de son époque. Parmi les principaux articles du Dr EVANS, il faut mentionner les suivants : *Dents naturelles sur plaque artificielle*, *Protoxyde d'Azote*, *Pyroxiline*, *Caoutchouc pour plaques artificielles*.

Le talent professionnel du Dr EVANS ne fut cependant pas la cause de son formidable succès. Son habileté comme praticien fut seulement l'un des facteurs qui contribua à faire d'EVANS le plus célèbre dentiste américain d'Europe ; ne ce fut qu'un des moyens

de contact avec ceux qu'il aidait et qui en retour contribuaient à son succès. C'était un diplomate-né possédant une faculté de perception aiguisée lui permettant de juger et de comprendre les hommes parfaitement.

En résumé, il savait comment employer aux mieux ses possibilités et même il savait les créer. Son association avec le Dr BREWSTER le mit en contact avec toute l'aristocratie française. C'était son ambition, du reste avouée, d'être le dentiste de toutes les têtes couronnées d'Europe et il y réussit. Par son habileté et sa personnalité sympathique il les attirait et gagnait leur confiance. Ses relations avec Napoléon III sont devenues historiques et leurs deux plus importantes conséquences furent la mission diplomatique auprès de Lincoln pendant la guerre de Sécession et l'organisation de la fuite de l'Impératrice Eugénie (voir chapitre III).

Une personne qui pouvait parler avec autorité, a dit au moment de la mort d'EVANS : « Il est prouvé que le Dr EVANS devait sa fortune à l'intérêt que lui porta Napoléon III. » C'est la stricte vérité. La réputation du praticien a été rehaussée très grandement par la confiance que lui a témoignée l'Empereur et de ce fait sa clientèle en fut augmentée. En outre, une grande partie de sa fortune fut acquise par les opérations immobilières que l'amitié de Napoléon III lui rendit possible.

Lors de sa dernière visite en Amérique, faite dans le but de ramener la dépouille de sa femme dans sa

ville natale, il exprima l'intention d'encourager quelques institutions d'éducation, entre autres, un Collège Dentaire. Il y pourvut par testament et c'est ainsi que fut fondé à Philadelphie, en février 1915, le « Thomas W. Evans Museum and Institute » avec une donation de 3.000.000 de dollars (1).

Une grande partie de la vie d'EVANS fut consacrée aux œuvres de charité et de philanthropie. Il rendit des services éminents pendant la guerre Franco-Prussienne en soignant les soldats blessés et en organisant un corps d'ambulance remarquable (voir chapitre III). Il s'intéressa beaucoup à la Fondation Lafayette — Lafayette House —, maison pour jeunes filles seules, pour laquelle il dépensa beaucoup d'argent. Il fit passer le nombre de chambres de cette institution de 70 à 100. Il avait l'intention de doter cette œuvre, intention qu'il ne réalisa pas à cause d'un retard d'une journée, car quand son notaire et son neveu entrèrent dans sa chambre pour lui apporter l'acte de legs à signer, il venait de mourir.

Pendant toute sa carrière, le Dr EVANS pensa surtout à deux choses : la première qu'il était Américain, la seconde qu'il était dentiste. Il fut toujours le champion d'un très grand idéal professionnel. Dans une communication écrite peu de temps après son installation à Paris, il dit : « J'ai peut-être très peu à « donner, mais ce peu est au service de chacun des « membres de ma profession ; et je verrai avec joie « le jour où tout ce qui a une valeur en science et

(1) КОЧ. — *History of Dental Surgery*. Vol. III.

« en art sera mis en commun. C'est par la discussion
« des sujets qui intéressent notre profession, par la
« contribution de chacun suivant ses capacités, par
« la comparaison des différentes méthodes de tra-
« vail et en faisant connaître toutes les nouvelles dé-
« couvertes et tous les nouveaux perfectionne-
« ments, que nous élèverons de plus en plus le niveau
« de notre profession et que nous servirons mieux la
« génération dans laquelle nous vivons. »

On reconnaît dans ces quelques phrases toute la
tendance de l'esprit américain, ennemi de l'indivi-
dualisme, et qui a abouti à une magnifique couronne
de si grandes réalisations dans le domaine médical,
c'est celui qui nous intéresse, dont le plus beau fleu-
ron est l'œuvre merveilleuse des Mayo...

Les dentistes américains peuvent être fiers du
Dr THOMAS W. EVANS qui, par sa réussite profession-
nelle vraiment formidable, fit connaître et apprécier
plus à fond dans toute l'Europe la dentisterie améri-
caine. Mais il ne doivent cependant pas oublier, que
cette réussite d'un des leurs, n'a pû se réaliser que
grâce à l'aide vraiment inespérée du premier des
Français de cette époque, l'Empereur Napoléon III.
Et ceci je tiens à le dire bien haut !

CHAPITRE II

LE DOCTEUR THOMAS W. EVANS VU D'APRÈS SES MÉMOIRES

Les Mémoires du D^r THOMAS W. EVANS, contiennent des documents réunis et collationnés par le D^r EDWARD A. CRANE, ami intime de celui-ci, et qui participa au départ de l'Impératrice. Les exécuteurs testamentaires du D^r EVANS conformément à sa volonté autorisèrent la publication de cet ouvrage qui fut traduit en français par E. PHILIPPI et édité chez Plon, en 1910.

EVANS raconte qu'il vint à Paris en novembre 1847 avec sa femme. Il avait quitté les Etats-Unis pour venir s'associer avec le D^r CYRUS S. BREWSTER qui exerçait alors ses talents de dentiste à Paris. Peu de temps après son arrivée il fit la connaissance du Prince Louis-Napoléon Bonaparte de la façon suivante. Un jour le Prince-Président souffrant des dents fit mander à l'Elysée le D^r BREWSTER son dentiste habituel ; celui-ci étant souffrant envoya pour le remplacer son associé EVANS qui eut la chance merveilleuse de soulager son illustre client. A partir de ce jour, EVANS devint le dentiste de Louis Bona-

NAPOLÉON III



(Collection FERRAND)

parte, ce qui du reste n'était pas une place de tout repos, car ce dernier souffrait constamment des dents. Mais laissons parler l'intéressé.

« Napoléon III, dit Evans, avait des dents extrê-
« mement délicates, ce qui était, paraît-il, un héri-
« tage de sa mère. Par suite de cette hyperesthésie —
« c'est le terme dont se servait Corvisard et Nélaton
« — hyperesthésie qui se généralisa et s'accentua en-
« core vers la fin de sa vie, il souffrait beaucoup de la
« moindre inflammation, de sorte qu'il avait souvent
« besoin de mes soins. De plus, il était, de constitu-
« tion, sujet aux hémorragies ; pendant son enfance
« il faillit mourir pour avoir perdu beaucoup de sang
« après l'extraction d'une dent. Il dut la vie à la
« vigilance et aux soins de sa mère, qui, s'étant
« aperçue pendant la nuit de cette hémorragie, mit
« son doigt sur la gencive et l'y maintint fortement
« appuyé jusqu'à ce qu'elle eût cessé de saigner.
« Comme j'étais ordinairement appelé au Palais dès
« qu'il souffrait des dents, j'arrivais presque tou-
« jours à le soulager. Il détestait qu'on lui fit mal ;
« aussi usais-je de précaution quand je devais le
« toucher avec un instrument. Il est donc assez na-
« turel que l'Empereur me témoignât de la recon-
« naissance pour la manière dont je le soignais, et
« pour l'immense soulagement qu'en plusieurs occa-
« sions je fus assez heureux pour lui procurer presque
« instantanément... Il se trouvait bien des secours
« de notre art, et avait pour cette raison une excel-
« lente opinion des dentistes en général...

« On ne peut s'imaginer combien était humble la
« position des hommes qui pratiquaient l'art den-
« taire à Paris lorsque j'y arrivai et avec quel mépris
« on les regardait et on en parlait. Les personnes qui
« traitaient les maladies des dents étaient mises au
« rang des barbiers, des ventouseurs et des hommes
« ayant pour métier de faire des saignées ; on avait
« sur leur compte les mêmes idées que celles qui ré-
« gnaient cent ans auparavant à l'égard des chirur-
« giens dans toute l'Europe, Les médecins et les
« chirurgiens considéraient le soin des dents comme
« indigne d'eux ; ils ne s'entendaient pas à rectifier
« les irrégularités de dentition qui produisent des
« défauts de paroles ou défigurent la bouche ; l'ex-
« traction des dents était laissée à des saltimbanques
« installés au coin des rues et à des charlatans qui
« opéraient dans les foires où les hurlements des vic-
« times étaient étouffés par les roulements de tam-
« bour, le bruit des cymbales, les rires et les applau-
« dissements de la foule. Ces opérations en plein
« vent me semblèrent un des traits les plus curieux et
« les plus étranges de la vie des rues dans le vieux
« Paris de 1847.

« Quand on faisait venir le dentiste à domicile, il
« devait monter par l'escalier de service, comme
« le tailleur, le garçon boucher et les autres fournis-
« seurs ; le grand escalier n'était que pour les per-
« sonnes d'une position sociale plus élevée. Bien qu'on
« ne m'ait jamais demandé de prendre l'escalier de
« service, le peu de considération qui s'attachait alors

« à la profession de dentiste m'a parfois causé quelque
« amertume. Mais bientôt cette situation cessa de
« me préoccuper. Il est vrai qu'après quelques
« années de séjour à Paris, il m'arriva rarement d'en-
« tendre dire un mot contre ma profession. A cela
« il y eut pourtant, une exception qui vaut peut-être
« la peine d'être rapportée.

« A un bal donné au Palais des Tuileries, en 1857, et
« auquel M^{me} EVANS et moi nous avions été invités,
« nous entendîmes une conversation qui avait lieu
« si près de nous, que nous n'en perdîmes presque
« rien.

« — Qui est cette jeune femme si gracieuse et si
« distinguée ? demanda une dame à une autre, elle a
« l'air d'une Américaine. — C'en est une, en effet,
« répondit l'autre dame ; figurez-vous que c'est la
« femme d'un dentiste ! — Quelle horreur ! »... Quelques
« minutes plus tard, l'Empereur s'approcha de nous
« et nous donna la main à tous deux. « Et qui est le
« monsieur auquel l'Empereur parlait avec tant de
« cordialité ? demanda encore la première dame.
« — C'est EVANS, le dentiste, le mari de cette femme ;
« on me l'a montré la semaine dernière chez les Cow-
« ley ; on dit qu'il est très adroit, et que l'Empereur
« a une haute opinion de lui. Ses manières semblent
« bonnes. Il paraît que ces dentistes américains sont
« merveilleux. »

« Peu de temps après, je reçus la visite de ces deux
« dames qui venaient me consulter... »

Beaucoup de lecteurs ont souri et beaucoup souri-

ront à la lecture de ces phrases laudatives ; mais il convient de développer assez longuement cette thèse, c'est ce à quoi nous allons nous employer dans la seconde partie de cet ouvrage, à savoir : que de 1852 à 1870, la profession de dentiste en France était absolument tout autre que celle que le Dr EVANS a peint. Il a caché tout ce qu'il avait sous les yeux et qu'il nous est plus difficile qu'à lui de retrouver. Nous espérons y être parvenu, néanmoins, et réhabiliter ainsi la profession dentaire française « revue et corrigée par un Américain ».

Nous verrons plus loin qu'EVANS a exagéré un peu à plaisir et qu'une grande quantité de dentistes parisiens possédaient un certain talent et étaient fort bien considérés.

Mais reprenons le texte de l'Américain :

« Quand la Cour fut constituée, je reçus ma nomination de chirurgien-dentiste » sous la même forme « et aux mêmes conditions que les autres docteurs et « chirurgiens du « service de santé » attachés à la « Maisons de l'Empereur ». J'avais pour habit de « Cour le même uniforme d'or que les autres membres « du personnel médical. Mes émoluments ne diffé-
« raient pas des leurs. »

Le Dr EVANS menait à Paris une vie très ardente. Henri de Régner raconte (1) qu'il fréquentait assidûment une dame, forte personne, un peu massive, mais blonde éclatante qui se nommait Méry Laurent et qui avait très souvent posé comme modèle dans

(1) Henri de RÉGNIER. — *De mon temps.*

l'atelier de Manet. Cette jeune personne fut l'amie intime d'Evans, qui, pour l'été lui louait une petite villa boulevard Lannes — c'était la campagne alors — où elle recevait beaucoup de littérateurs et d'artistes, son grand ami Mallarmé, Coppée, Becque, Dorchain, le Dr Fournier, Augusta Holmès et d'autres. Ces jours-là étaient réservés aux artistes et le Dr EVANS avait la discrétion de n'y point paraître.

Grâce à sa position près de l'Empereur, Evans devint très rapidement célèbre, il fut le dentiste des Cours étrangères, de toute la noblesse, des ambassadeurs, du Tout-Paris. Ce fut, du reste, l'unique profit qu'il en recueillit, car il ne chercha jamais à obtenir de honneurs. Napoléon reconnaissait du reste son désintéressement. Un jour dans un grand déjeuner aux Tuileries, l'Empereur qui était excédé de toutes les sollicitations qu'il avait subies s'adressa à une dame assise au bout de la table.

— On m'a fait, dit-il une quantité de demandes, ce matin. A ce propos, comtesse, je crois que vous êtes la seule personne de la cour qui ne m'ait rien demandé.

Et soudain se tournant vers Evans, il reprit :

— Non, Evans non plus ne m'a jamais rien demandé.

— J'espère, Majesté, qu'il en sera toujours ainsi, répondit Evans.

EVANS, qui se montra toujours un fidèle partisan de Napoléon III s'entremet souvent avec des chargés

L'IMPÉRATRICE



(Collection FERRAND)

de mission et fut lié avec le régent Frédéric-Guillaume et la princesse Louise qu'il avait connue à Coblenz. Ce fut lui qui s'entremît un moment, lors du désir de Napoléon III de se marier avec la princesse Wasa, mariage qui ne se fit pas. En 1851, Evans connut Marie-Eugénie Guzman, comtesse de Teba qui devait devenir Impératrice des Français et demeurait alors 12, place Vendôme, non loin de son cabinet : de temps en temps, la comtesse lui remettait de l'argent destiné à être envoyé aux exilés indigents fixés aux Etats-Unis. Un ami du Prince-Président se trouvait par hasard dans le salon d'attente du Dr EVANS en même temps que la comtesse ; ce monsieur qui était fort pressé paraissait contrarié d'avoir à attendre, Marie-Eugénie, l'ayant remarqué lui offrit de lui céder son tour, et la manière si gracieuse dont cette offre fut faite impressionna si fort ce monsieur, qu'à peine entré dans le cabine d'Evans il lui demanda qu'elle était cette si belle et si aimable jeune fille. Peu de temps après le Prince-Président ayant entendu parler de la grande beauté d'Eugénie par son ami la fit inscrire sur la liste des personnes invitées régulièrement aux réceptions du Palais de l'Élysée. En 1853, devenu Empereur des Français, il épousait Eugénie.

A peine installée aux Tuileries, depuis deux jours, l'Impératrice n'oublia pas Evans et le fit mander au Palais pour la soigner. Ce jour-là justement une réception devait avoir lieu et, comme l'Impératrice malade ne voulait pas paraître à son désavantage,

Evans resta auprès d'elle tout d'après-midi à la soigner.

Dans l'intimité, Evans plaidait chaleureusement la cause de son pays et lors de la guerre de Sécession il alla en Amérique pour se documenter sur les desseins de Grant afin d'en informer l'Empereur. Car Napoléon était pressé de tous les côtés à se déclarer contre les Etats du Nord, mais avant de prendre une décision il voulut connaître l'état d'esprit des Américains, ainsi que les chances de succès de l'un et de l'autre parti. Aussi dit-il à Evans :

« — Partez. Je serai heureux de recevoir des lettres
« de vous et de connaître vos impressions et opi-
« nions. Je ne crois pas que je reconnaisse la fédéra-
« tion du Sud avant que vous ayez eu l'occasion de
« me communiquer le résultat de votre enquête. »

Les rapports d'Evans lui furent précieux, car il sut que le patriotisme des Nordistes ne faillirait jamais, que le succès des armes penchait pour eux, surtout quand il connut le plan d'enveloppement que Sherman, en accord avec Grant, allait faire à travers la Géorgie, jusqu'à la mer, en passant derrière l'armée Sudiste. En effet, peu de temps après le rapport d'Evans, Atlanta était prise par les Nordistes et l'armée Sudiste était complètement anéantie à Sheridan.

L'Impératrice avait suivi avec un très vif intérêt les péripéties de la guerre de Sécession et elle demanda à Evans des renseignements sur les dispositions prises relativement aux soins à donner aux

blessés et aux malades. C'est alors qu'il publia, en 1865, *La Commission sanitaire des Etats-Unis. Son origine, son organisation et ses résultats.*

« Lors de la déclaration de la guerre Franco-Alle-
« mande, je désirais, dit Evans, profiter de l'occasion
« qu'allait m'offrir une guerre de faire bénéficier la
« France et l'Allemagne des perfectionnements ap-
« portés dans mon pays, pendant la grande guerre
« de 1861-1865, au transport des blessés et au trai-
« tement des malades, perfectionnements que je
« m'efforçais depuis de longues années de faire con-
« naître, dans le monde entier, aux personnes qui
« s'intéressaient aux réformes de la médecine mili-
« taire. Dans l'année 1867, pendant l'Exposition Uni-
« verselle de Paris, j'avais exposé un certain nombre
« de voitures d'ambulance et de modèles d'hôpitaux
« de campagne et d'hôpitaux fixes ainsi qu'une
« collection d'objets faisant partie de l'excellent ma-
« tériel hospitalier et sanitaire qui, après des expé-
« riences faites avec soins, avait été adopté pour
« l'armée des Etats-Unis... Ce matériel que j'avais
« encore en ma possession formait un bon fond pour
« l'établissement d'une ambulance de guerre, mais,
« comme ce matériel était très incomplet, je me char-
« geai de faire venir d'Amérique d'autres tentes, ainsi
« que tout ce qu'il fallait pour que cette ambulance
« fût bien montée au point de vue médical et chirur-
« gical ».

Le Dr Evans forma, avec les représentants de la colonie américaine à Paris, un comité dont il fut le

président et organisa tout un service sanitaire qui fonctionna pendant toute la guerre ; une ambulance fut installée à Paris et un grand nombre de blessés y furent soignés pendant le Siège.

En reconnaissance, de ses services rendus à la France, le D^r Evans fut, à la fin du Siège, élevé au grade de Commandeur de la Légion d'Honneur par le Gouvernement de la Défense Nationale (1).

(1) *History of the American ambulance*, par THOMAS-W. EVANS, LONDON, SAMPSON, LOWE, MARSTON, LOWE et EARLE, 1873.



(Collection FERRAND)

CHAPITRE III

L'AMI DES MAUVAIS JOURS

C'est dans l'infortune que l'on reconnaît les véritables amis. Le D^r EVANS fut celui-là pour la famille impériale, il n'oublia pas qu'il lui devait absolument tout, honneurs, réussite, fortune et il l'aida dans sa fuite.

4 septembre 1870 ! L'émeute gronde autour des Tuileries. Une clameur immense monte, la grille de la place de la Concorde vient de céder et la foule en délire envahit le jardin réservé. Cependant, l'Impératrice ne veut pas s'enfuir malgré les instances de ses amis qui l'avertissent du danger qu'elle court. Enfin, le souvenir de la pauvre Marie-Antoinette qui hante son esprit, la décide à suivre le conseil de son entourage.

Elle met son chapeau, son voile, et un manteau léger ; elle prend la miniature de son père qu'elle a toujours gardée. Suivie de M^{me} Lebreton, du prince de Metternich, de Nigra, de Jurien, de Conti, chef de cabinet de l'Empereur, du lieutenant Conneau (cousin du docteur) officier d'ordonnance, elle quitte sa chambre par le « corridor noir » et descend l'escalier qui conduit à la cour du palais. Là son coupé

l'attend, mais Metternich voit la livrée du cocher, les armes peintes sur la portière qui rendaient la traversée de Paris trop dangereuse. Il propose à l'Impératrice de prendre sa voiture et Conneau part la chercher. Au bout d'un instant celui-ci revient. Il est impossible de passer par la place du Carrousel qui est envahie par la foule en furie. Eugénie remonte l'escalier, rentre chez elle prend la galerie de Diane, tourne à gauche, pénètre dans la nouvelle salle des Etats où le plébisciste avait été proclamé. Arrivée devant la porte de la grande Galerie du Louvre, celle-ci est fermée à clé. Que faire ? Tout à coup arrive Thélín, le trésorier privé de l'Empereur qui s'était mis à la recherche de l'Impératrice pour l'aider. Il possède un passe-partout, ouvre la porte. Eugénie et ses amis traversent le Salon carré, la Galerie d'Apollon et arrivent dans la salle des Sept Cheminées.

— Je ne veux pas qu'on m'accompagne plus loin, dit l'Impératrice. C'est déjà trop. Mettez-vous maintenant tous en sûreté.

Et devant le tableau de Géricault, le *Radeau de la Méduse*, elle fait ses derniers adieux.

Accompagnée seulement de M^{me} Lebreton, de Metternich et de Nigra qui, ambassadeurs, ne craignaient rien, elle traverse les salles grecques, descend l'escalier des antiquités égyptiennes et débouche sous la voûte ouvrant sur la place Saint-Germain-l'Auxerrois.

Metternich va sur le quai à la recherche de sa voiture, mais le temps pressant et l'Impératrice pou-

vant être reconnue à chaque instant, Nigra apercevant un fiacre providentiel l'arrête et Eugénie s'y blottit avec M^{me} Lebreton. A ce moment un gamin hurle à tue-tête :

— V'là l'Impératrice.

Heureusement, il y a un tel tumulte que le cri n'est pas entendu. Nigra attrape le gosse par le bras :

— Que dites-vous ?

Pendant ce temps, la voiture s'éloigne vers la rue de Rivoli. Il est quatre heures.

Les fugitives décident de se rendre chez un ami. M. Besson, conseiller d'État, demeurant, boulevard Haussmann. Après une course éperdue au milieu de la foule hurlante, elles arrivent devant la maison de Besson, paient leur voiture et la renvoient. Elles montent au troisième étage, sonnent. Pas de réponse. Après avoir attendu un quart d'heure assises sur les marches, l'Impératrice se lève :

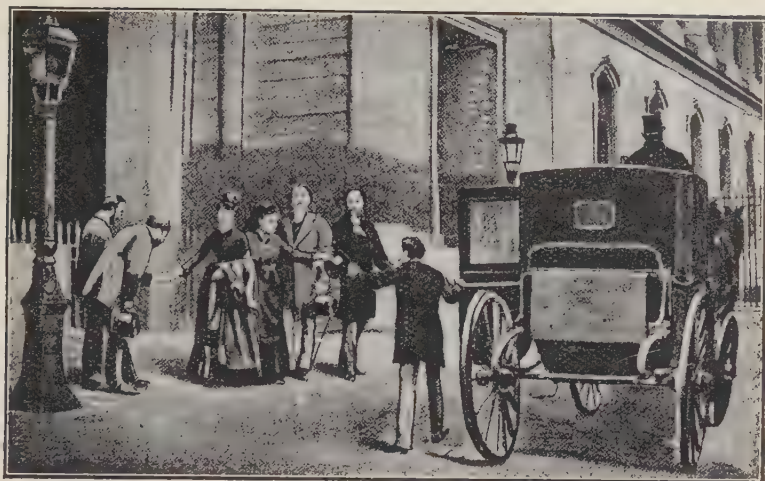
— Je ne puis rester ici plus longtemps. Partons.

Elles marchent à nouveau sur le boulevard désert, puis arrêtent une voiture découverte qui passe et donnent l'adresse de M. de Piennes, chambellant, avenue de Wagram. Hélas, celui-ci aussi est absent.

M^{me} Lebreton propose d'aller se réfugier à la légation américaine chez M. Washburne.

— M. Washburne... répète l'Impératrice. Mais nous n'avons pas son adresse...

Et subitement elle se souvient de son dentiste, le Dr Evans qui est américain, sans fonctions politiques et grand ami de la famille Impériale.



L'Impératrice quittant le palais du Louvre.



Le demeure d'EVANS, avenue de l'Impératrice.

La voiture part chez Evans qui habite avenue de l'Impératrice au coin de l'avenue Malakoff. Le docteur lui aussi est absent, mais le domestique qui n'a pas reconnu la visiteuse les introduit dans la bibliothèque en leur disant que son maître va bientôt revenir. Il est exactement cinq heures.

Vers six heures, Evans rentre à son domicile avec son ami le D^r Crane qui l'attend dans la voiture devant la porte pendant qu'il monte donner un ordre à ses domestiques. Averti par le valet qu'il y a deux personnes qui attendent, Evans croit à la visite de deux clientes et quelle n'est pas sa surprise quand, entrant dans la bibliothèque, il reconnaît l'Impératrice.

— Vous savez ce qui s'est passé, lui dit l'Impératrice. Le gouvernement est aux mains des révolutionnaires. J'ai dû quitter les Tuileries. Je suis venue à vous pour avoir protection et assistance. Je sais que je puis compter sur vous. Le service que je vous demande pour moi et pour M^{me} Lebreton mettra votre amitié à une rude épreuve. Immédiatement, Evans se met à l'entière disposition d'Eugénie. Il fait servir un léger repas aux fugitives qui sont exténuées. l'Impératrice n'ayant pris que du café depuis la veille et étant en outre extrêmement enrhumée.

Evans donne alors l'ordre de faire rentrer sa voiture dans la cour et tandis que le D^r Crane, tout étonné du changement de programme subit, descend, il le met rapidement au courant de la situation sachant



L'Impératrice et Mme LEBRETON attendant le docteur EVANS chez lui.



Le changement de voiture à Pacy-sur-Eure.

(Illustrations parues dans « The Memoirs of Dr T. W. EVANS »,
edited by Ed.-A. CRANE, London, T.-F. UNWIN).

qu'il peut compter sur lui. Crane promet le secret. Le gros ennui, c'est qu'Evans a justement ce soir un dîner d'hommes chez lui. Que va-t-on faire ? Il est décidé enfin que Crane va recevoir les invités et prendre la place du maître de maison, dont il excusera l'absence. Les dîneurs une fois partis, le Dr Crane vient retrouver Evans qui le présente à l'Impératrice. Celle-ci propose de quitter Paris dans la voiture d'Evans, d'aller jusqu'à Poissy où elle prendrait un train de nuit qui la déposerait au Havre et où elle embarquerait pour l'Angleterre. Mais Evans estime ce projet par trop dangereux et après s'être concerté avec Crane expose son plan. Ils quitteront Paris dès le matin dans la voiture d'Evans et se rendront à Deauville où se trouve Mme Evans. De là, on louera un yacht pour aller en Angleterre. Eugénie accepte cette aventure. Elle montre des passeports que Piétri lui a apportés ; l'un visé par l'Ambassade d'Angleterre, a été fait pour un médecin anglais se rendant à Londres avec une malade également anglaise et accompagnée de deux personnes. On décide que l'Impératrice sera la malade, Evans son frère, Crane le médecin, Mme Lebreton la garde-malade.

Les deux femmes devant maintenant se reposer le docteur les conduit à la chambre de Mme Evans. Puis, avec Crane, il sort pour savoir ce qui se passe dans Paris. Crane est allé dans le centre qui est tranquille et Evans jusqu'à la Porte Maillot afin de se rendre compte, si les voitures sortaient et entraient sans être inspectées. Or, tout va pour le mieux.

A quatre heures et demie du matin, Evans frappe à la porte de la chambre où repose l'Impératrice ; celle-ci est déjà levée et brosse sa robe avec un calme impressionnant, elle s'accommode comme d'habitude avec du rouge, de la poudre, et ce double trait de crayon dont elle souligne ses paupières et accuse ses sourcils. M^{me} Lebreton murmure :

— La coquetterie de l'Impératrice nous perdra (1)!

Elle accepte pourtant, afin d'être moins reconnaissable, de mettre un chapeau rond de M^{me} Evans et une voilette. Elle boutonne ses gants, prend son réticule où elle n'a que deux mouchoirs, aucun bijou. M^{me} Lebreton garde sur elle la monnaie d'un billet de 500 francs changé dans la matinée du 4.

Les deux femmes s'installent dans le landau du dentiste ; Crane et Evans s'asseoient sur la banquette de devant. Le jour point.

Le cocher pique vers Saint-Germain. Aux barrières, le chef du poste s'approche de la portière. Evans dissimule l'Impératrice à l'aide d'un journal déplié qu'il semble lire et dit au militaire qu'il est américain et se rend à la campagne avec des amis. L'officier ne demande rien de plus. Et la voiture file par Bougival, Saint-Germain, Poissy, Triel, Meulan. A douze kilomètres de Mantes, Evans s'aperçoit que les chevaux ne peuvent plus continuer. Passant devant un cabaret il fait arrêter, descend avec Crane et tous deux déjeunent. L'Impératrice, par prudence, préfère rester dans la voiture. Les deux hommes, en y re-

(1) OCTAVE AUBRY. — *L'Impératrice Eugénie*.

montant apportent du pain et un morceau de saucisson de Bologne aux voyageuses. M^{me} Lebreton très abattue ne veut rien manger, tandis que l'Impératrice accepte avec plaisir (1).

A Mantes, Evans renvoie son landau et ses chevaux à Paris et loue un autre équipage.

A Pacy-sur-Eure, second changement de voiture. Cette fois, c'est une lamentable machine, tapissée d'un drap bleu très sale, attelée d'une grande jument grise et d'un petit cheval bai, aux harnais rattachés par des cordes. Le véhicule est si étroit que les quatre voyageurs n'y peuvent tenir. Evans doit s'asseoir à côté du cocher.

Cet attelage atteint Evreux à cinq heures du soir. Jusqu'à présent tout s'est bien passé. Personne ne s'inquiète de la fuite de l'Impératrice. Evans s'en est assuré en lisant les journaux et en parlant avec les gens du pays à chaque arrêt. Le gouvernement ignore-t-il réellement cette fuite ? Ou feint-il de l'ignorer ? En tout cas la route d'exil paraît libre.

Mais voici que deux yeux bien connus fixent l'Impératrice, qui pâlit. C'est le comte d'Arjuzon, ancien chambellan, aujourd'hui commandant des gardes mobiles. Il ne peut pas ne pas reconnaître la souveraine. Va-t-il parler ? Va-t-il faire le geste qui la dénonce ? Non, les yeux du comte s'abaissent et se détournent. Ils n'ont rien vu. Ils ont feint de ne rien voir. D'Arjuzon ne parlera pas.

La voiture poursuit sa route et arrive, le soir, à la

(1) OCTAVE AUBRY. — *L'Impératrice Eugénie*.

Rivière-Thibouville, village perdu où Evans trouve à grand'peine dans une auberge deux chambres pour passer la nuit. Le docteur Crane soutient l'Impératrice qui boite et fait la malade. Elle entre dans la salle du cabaret où plusieurs buveurs sont attablés et monte un escalier tortu qui la mène à une pièce si misérable qu'elle éclate de rire en se laissant tomber sur sa chaise.

— C'est vraiment trop drôle ! s'écrie-t-elle.

Eugénie dîne dans sa chambre avec son amie, puis se couche. La nuit est troublée par les coups des gendarmes frappant à la porte. Alerte ! Non, ils recherchent des braconniers qu'ils ont laissé échapper. Eugénie dort si profondément qu'elle ne s'est pas réveillée.

Au matin, après avoir lavé et séché contre la vitre ses deux mouchoirs, les deux seuls qu'elle a, Eugénie décide le docteur Evans, qui voulait continuer le voyage en voiture, à prendre le train.

La malheureuse troupe, va à pied à la gare, monte dans un compartiment vide. A Serquigny, ils changent de train et prennent l'express de Paris qui arrive justement. Une nouvelle alerte se produit, à la gare le chef de gare dévisage longuement Eugénie, puis dans le compartiment, un voyageur la fixe sans arrêt. L'Impératrice qui jusqu'ici n'a jamais eu peur, cette fois a tremblé.

— Je n'oublierai jamais, racontait-elle plus tard, le regard que cet homme me lança.

A Lisieux, les fugitifs descendent de train et

Evans part à la recherche d'une voiture. Il pleut, l'Impératrice et M^{me} Lebreton gelées et trempées se réfugient sous la porte cochère d'une fabrique. Un employé les invite à rentrer s'asseoir et se réchauffer. Craignant d'être reconnue, Eugénie refuse poliment l'invitation.

Enfin, Evans arrive avec un landau. La troupe poursuit sa route. Il fait soleil. Eugénie est redevenue gaie et parle joyeusement.

Ils arrivent enfin à Deauville vers trois heures, à l'Hôtel du Casino où M^{me} Evans les accueille. L'Impératrice monte dans la chambre de celle-ci et s'écroule dans un fauteuil en s'écriant :

— Mon Dieu, je suis sauvée !

Sauvée, pas encore, tout à fait. Il faut fuir du continent et c'est ce à quoi Evans et Crane s'emploient. Ils vont à Trouville. Justement, ils aperçoivent dans le bassin un petit yacht de quinze mètres de long, la *Gazelle*, qui leur paraît capable de traverser la Manche. Ce yacht appartient à un officier anglais, Sir John Burgoyne, qui est à bord à ce moment avec sa femme. Evans aussitôt se presenta à Burgoyne, lui demande de le prendre à bord avec ses amis et se confiant à son honneur lui révèle la fuite de l'Impératrice. Burgoyne refuse immédiatement. Mais Evans, très adroitement ajoute :

— Monsieur, je suis Américain, et dans mon pays, tout homme est prêt à s'exposer à n'importe quel danger pour une femme. Aussi, quand Sa Majesté est venue me demander assistance, ai-je tout quitté

sans penser aux dangers qui pourraient m'assaillir en route, ni calculer les pertes que je pourrais subir. Du reste, il y a ici en ce moment un autre bateau qui appartient à un américain et qui lui, ne me refusera pas de sauver une femme.

Burgoyne dont la décision est un peu ébranlée à suite de ces paroles, appelle lady Burgoyne pour la consulter à ce sujet.

Le cœur d'une femme est probablement plus vivement accessible que celui d'un homme, car lady Burgoyne sans aucun instant d'hésitation répond :

— Je serai très heureuse, si je peux rendre service à l'Impératrice. Qu'elle vienne ce soir, ou aussitôt qu'elle pourra le faire sans danger.

L'embarquement a lieu le même soir par une pluie diluvienne et au petit jour sir John Burgoyne donne l'ordre d'appareiller. Le docteur Crane prend alors congé de l'Impératrice. La *Gazelle* quitte le port à sept heures emmenant dans ses flancs l'Impératrice des français, jetée à terre brutalement par le peuple, ce même peuple qui, il y a peu de temps encore, la couvrait d'acclamations et qui après l'avoir placée sur un piédestal, ô combien fragile hélas, la coucha à jamais dans la boue. Combien petite est la distance qui sépare le Sublime du Cruel !

Evans peut enfin respirer un peu, car l'Impératrice est maintenant hors de danger, mais son rôle d'ami n'est pas terminé tant qu'elle ne sera pas en territoire anglais.

La mer est extrêmement houleuse et le frêle yacht

tangue, roule sur les vagues furieuses, mais résiste cependant victorieusement aux éléments déchaînés. Et pourtant cette nuit même, fut fatale pour plusieurs bateaux ; le plus fort vaisseau de guerre de la marine anglaise, le *Captain*, sombra à quelques milles de la *Gazelle* avec tout son équipage. Or, tragique coïncidence, le commandant du *Captain* était sir Hughes Burgoyne, le fils de sir John Burgoyne.

Le 8 septembre, vers quatre heures du matin, le petit yacht entrait dans le port de Royde et l'Impératrice, enfin sauvée, débarquait sur le sol de la libre Angleterre.

Au *Pier Hotel*, la troupe est refusée en raison de sa misérable apparence. Ils trouvent un refuge sous les combles au *York Hotel*. Evans apprend alors, par un journal du matin que le Prince Impérial est arrivé à Hastings. Sans en informer encore la douloureuse mère dont il tient à ménager les nerfs, il lui propose de gagner Brighton, ce qu'elle accepte et par le steamer *Princess Alice*, puis le tramway jusqu'à Portsmouth, puis le train, ils arrivent à Brighton. Là, Evans informe Eugénie que son fils n'est pas loin et celle-ci exige qu'il la mène à Hastings. Nouveau départ, puis arrivée dans la nuit et installation temporaire à l'*Havelock hotel*. L'Américain laissant les deux femmes se rend au *Marine Hotel* où il sait que le prince est descendu avec le commandant Auperré et le comte Clary.

L'enfant apercevant Evans s'écrie :

— Avez-vous des nouvelles de ma mère ? Où est-elle ? Personne ne peut me dire si elle est encore à Paris ou si elle a quitté la France. Voilà quatre jours que personne ne sait ce qu'elle est devenue. Et je suis si inquiet ! Je vous en prie, dites-moi, si vous avez des nouvelles.

Evans rassure l'enfant qui est d'une pâleur inquiétante en lui expliquant que sa mère est saine et sauve et qu'elle vient d'arriver en Angleterre. Il lui promet de la retrouver.

Ayant préparé le fils à l'entrevue avec sa mère, Evans retourne à l'*Havelok hotel* chercher Eugénie qui l'attend.

D'un bond l'Impératrice se précipite sur son sauveur qui lui raconte ce qui vient de se passer.

La mère descend alors en courant l'escalier, suivie d'Evans et de M^{me} Lebreton et arrive au *Marine Hotel*. Il est dix heures du soir. On la conduit à la chambre de son fils où elle s'assied, attendant. Evans va rejoindre le Prince qui parle avec des amis dans un salon contigu. Sans prononcer une parole, il lui montre la porte. L'enfant ne fait qu'un bond, ouvre la porte et se jette en sanglotant dans les bras de sa mère. Tous les deux oublient alors leurs malheurs.

Evans s'abandonnait alors à l'ineffable joie d'avoir sauvé l'Impératrice et de l'avoir réunie à son enfant. Il pouvait être fier de son œuvre, car il venait par cet acte sublime d'entrer dans l'Histoire ?

Les jours suivants, Eugénie garda la chambre à

Marine Hotel, car elle toussait énormément et était en proie à une très grosse fièvre. Mais elle ne pouvait décemment rester dans un hôtel plus longtemps et Evans aidé de M^{me} Lebreton lui cherchèrent une demeure qui fût digne d'elle et de son fils. Ils découvrirent à Chislehurst, à vingt minutes de Charing-Cross, une vaste demeure de briques rouges, le *palais de Camden Place*, entourée d'un parc magnifique qui protégerait les deux exilés de la curiosité et de l'indiscrétion des voisins. Cette propriété fut louée pour six mille francs et, le 24 septembre, Eugénie s'y installait avec son fils et sa suite.

En y arrivant, elle aperçut sur la façade une horloge de mairie avec cette inscription.

« *Malo mori quam foedari* ».

— C'est une devise faite pour moi, dit-elle.

Le lendemain en lisant le Times, Eugénie découvrit cette simple ligne :

« M. P. Mérimée, the celebrated french novelist died yesterday at Cannes. »

Ainsi son grand ami Mérimée était mort et avec lui c'est toute sa jeunesse, tout son si merveilleux passé qui disparaissait. Il n'avait pu survivre au malheur qui s'était abattu sur « ses pauvres amis de Biarritz ». Et dès qu'il avait appris qu'Eugénie était sauvée il était parti mourir dans le calme sur la côte de Provence où il allait chaque hiver pour soigner son asthme.

— Monsieur Mérimée ! murmura Eugénie.

Et le regard voilé, elle fit un signe de croix et pria pour cet ami au grand cœur.

Après la reddition de Sedan, Napoléon III avait été conduit au château de Wilhelmshöhe un des plus beaux palais d'Allemagne qui, ironie du destin, avait été embelli par un Bonaparte, Jérôme, roi de Westphalie.

L'empereur, seul au milieu de ces splendeurs ignorait ce qu'étaient devenus sa femme et son fils. Aussi, Eugénie envoya-t-elle Evans à Wilhelmshöhe. Il se rendit d'abord à Berlin dans le but de voir la reine Augusta afin que celle-ci lui facilitât une entrevue avec l'Empereur déchu. Quand il fut auprès d'elle, elle lui dit sans qu'il eût le temps de prononcer une parole.

— Je sais tout ce qui s'est passé et ce que vous avez fait. Je vous en remercie très sincèrement.

Et elle fit retenir pour Evans une place dans le train qui devait le conduire auprès de Napoléon III, et télégraphia à Wilhelmshöhe pour annoncer l'heure de son arrivée et lui faire préparer un appartement.

Evans fut reçu par l'Empereur dans sa chambre ; il lui raconta tous les détails sur la journée du 4 Septembre, puis sur la fuite et le rassura sur la santé de l'Impératrice et sur celle de son fils.

Napoléon III remercia de tout son cœur l'ami dévoué qu'avait été Evans.

Evans quitta Wilhelmshöhe le lendemain de son arrivée et alla visiter des camps de prisonniers français, puis les champs de bataille de Sarrebrück, les

hôpitaux de Metz. Il retourna alors en Angleterre, mais s'arrêta en cours de route à Bruxelles où il fut reçu par le Roi et la Reine, puis par la Princesse Mathilde, cousine de Napoléon III.

Revenu en Angleterre chargé de mission pour l'Impératrice, Evans, fut l'ami des mauvais jours avec qui elle correspondit souvent par la suite lorsqu'il fut de retour en France après s'être approvisionné à Londres d'instruments et d'appareils chirurgicaux pour les camps et hôpitaux français, notamment à Metz et à Sedan.

Aidé par des personnes généreuses, tant françaises qu'anglaises, Evans recueillit des sommes d'argent destinées à venir en aide aux prisonniers de Cologne, de Mayence, de Coblenze, etc.

Il retourna très souvent à Chislehurst revoir l'Empereur et l'Impératrice avec qui il passa de longs moments. Il y revint en 1872 appelé par Napoléon III, pour donner son avis sur le choix d'un chirurgien appelé à pratiquer la fatale lithotrie.

Evans était à Paris quand il apprit la mort de Napoléon III. Il avait un dernier devoir à accomplir, un dernier hommage à rendre.

Quand le 15 janvier 1873, à onze heures, le corbillard sur lequel il était placé le cercueil recouvert de velours pourpre traîné par huit chevaux noirs quitta Camden Place pour se rendre à la petite église de Chislehurst, on pouvait remarquer, immédiatement derrière les membres de la famille impériale, devant les plusieurs milliers de Français qui avaient traversé

la Manche pour rendre un dernier hommage à leur Empereur, un homme qui pleurait...

Cet homme, c'était Evans.

Le docteur Hugenschmidt, qui fut un stomatologiste éminent, tenait depuis, dit-on, à Napoléon III. L'Impératrice ne le vit qu'après la mort du Prince Impérial et lors de l'entrevue, elle murmura :

— Comme vous lui ressemblez !

De fait, ainsi que nous l'a raconté une personne qui délivra souvent à Paris, pendant la guerre, des fournitures dentaires au docteur Hugenschmidt, la ressemblance avec Napoléon III était frappante. L'allure impériale, les moustaches cirées, la coiffure, augmentaient le rapprochement. Il n'était pas jusqu'à cet air de lassitude rêveuse que le Docteur possédait de l'Empereur.

Il fréquentait, jadis, Farnboroug et Cynos, résidences de l'Impératrice qu'il soignait. Pendant la guerre de 1914, lié intimement avec Clemenceau, il servit d'intermédiaire entre le « Tigre » et l'Impératrice.

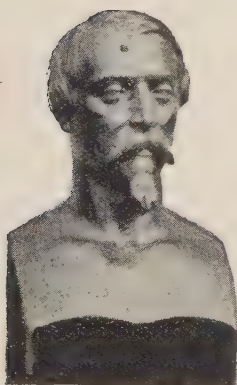
Il est mort trop récemment pour qu'il nous soit permis de divulguer le secret de sa naissance.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

LES DENTISTES POLITIQUES SOUS NAPOLÉON III

Les dentistes au Coup d'État du 2 décembre.



(Collection FERRAND)

Le 2 décembre 1851, Louis-Napoléon Bonaparte exécute le Coup d'État célèbre. Les tentatives de résistance faites dans Paris sont prévenues ou écrasées. En province, la répression est assurée par l'envoi de Commissions extraordinaires, l'État de siège et le Décret sur le transport à Cayenne ou en Algérie des malfaiteurs « en rupture de ban et des membres des sociétés secrètes ». L'emprisonnement en France ou l'expulsion du territoire est réservée aux autres opposants. Louis-Napoléon, à la suite du plébiscite des

20 et 21 décembre, obtient les pouvoirs constituants qu'il demandait et la présidence pour dix ans. Il ne manque plus à l'Empire que le nom, adopté le 2 décembre 1852.

*
* *

Il existe un Registre manuscrit des condamnés à la suite du Coup d'État (1). Ce registre ne porte pas les noms, mais simplement les professions des coupables classés par département. Nous y relevons 325 Médecins, 52 Vétérinaires, 92 Pharmaciens et 3 Dentistes. Ces derniers se répartissent ainsi :

Département de l'Allier : 1 Dentiste, entre 40 et 50 ans, déporté à Cayenne.

Département du Calvados : 1 Dentiste, entre 31 et 40 ans, déporté en Algérie.

Département de Seine-et-Oise : 1 Dentiste, entre 40 et 50 ans déporté en Algérie.

Ces trois dentistes étaient français.

Il nous a été donné de retrouver divers dossiers sur le dentiste du département de l'Allier : le sieur DESSALES dont nous parlons plus loin, mais pour les dentistes des départements du Calvados et de la Seine-et-Oise, nos recherches n'ont pas été couronnées de succès. Mais, par contre, nous avons retrouvé un autre dentiste politique : Deligny, réfugié en Angleterre.

(1) A. N. BB³⁰-424.

*
* *

Jean-Julien-François-Gabriel DELIGNY, était né à *Dormans* vers 1788. Il fut reçu Officier de Santé en 1827 et demeurait à Paris, 14, Boulevard Saint-Denis où il exerçait l'art dentaire. En 1848, on le notait « prêchant le socialisme dans les clubs » et « personnage sans consistance ». Lors du Coup d'État du 2 Décembre on remarquait qu'il se remua beaucoup et qu'il fut souvent absent de son domicile dans les journées du 2 et du 3. Le 4, il était « sorti de chez lui à 10 ou 11 heures du matin ». Tout ceci aurait été bien faible comme circonstances si une note de police ne les aggravait par cette phrase « démagogue féroce voulant l'égalité des fortunes par le dépouillement des riches ».

DELIGNY fut arrêté le 9 décembre et détenu à Brest. La Commission Centrale de Révision de la 1^{re} Division Militaire le condamna à l'expulsion. Il se réfugia en Angleterre, laissant à Paris une fille de 17 ans et un garçonnet de 4, qui avaient perdu leur mère.

En 1852, DELIGNY demeurait à Londres, 70, Regent Street. C'était alors un vieillard de 64 ans, gravement atteint d'un « catarre de vessie et de gravelle calculeuse », comme le certifiait Eugène Curie, médecin français, installé à Londres. DELIGNY pétitionna à MORNAY, au comte de PERSIGNY, à NAPOLEON III, il se recommandait de la baronne de Saint-

Paulet et suppliait d'être autorisé à revenir en France et à être interné à l'Hôpital Saint-Denis.

Voici en quels termes il écrivait au Ministre de l'Intérieur. Nous respectons la disposition de son texte :

Londres, le 29 août 1852

Monsieur le Comte

Vous êtes ministre.

Je suis exilé.

Vous êtes jeune, énergique, riche.

J'ai 65 ans, je suis infirme et sans pain.

Vous pouvez tout.

J'ose vous demander bien peu.

*Ne me laissez pas mourir sur le pavé de Londres
D'un mot vous pouvez me rendre à ma patrie, à ma
famille. Ne repoussez pas ma prière ;*

*C'est un vieillard qui implore votre générosité,
Monsieur le Comte, et qui est votre très humble et respec-
tueux serviteur.*

*DELIGNY, Chirurgien-Dentiste de la
Faculté de Médecine de Paris.*

La faible voix de sa fille s'éleva pour demander la grâce et le maire de son arrondissement parisien ne s'y montra pas hostile. La « grâce entière » lui fut accordée à l'occasion du 11 décembre 1852 (1).

(1) Archives Nationales BB22 140 (numéros 2329 G. P.).



Michel DESSALES, naquit à *Domérat* et s'établit dentiste à *Montluçon*. Nous ne savons que peu de choses sur sa vie, si non qu'il fut condamné « pour faux », à 3 ans de prison et à la surveillance.

Il était en rupture de ban quand survint le Coup d'État. On sait, qu'en raison de troubles, l'Autorité fit rechercher les repris de Justice et les affiliés aux sociétés secrètes. Tel était malheureusement le cas de Michel DESSALES. La police le tenait pour un homme très dangereux. Il fut interné quelques temps à Montluçon — il y était encore en avril 1852 — puis transporté, vers juillet, à « Ile Mère » à Cayenne.

Il fut noté comme ayant une bonne conduite et inscrit dans la catégorie des « Bons ». En avril 1853, il demandait sa grâce et le retour en France, se lamentant sur sa « clientèle perdue, tout son avenir compromis, ses enfants abandonnés », il manifestait son repentir après dix mois de souffrances. La grâce lui fut refusée ; on le tenait toujours pour dangereux. Lui fut-elle accordée par la suite ? Nous n'en avons point trouvé trace dans les dossiers que nous avons consultés (1).

(1) A. N. BB³⁰ 463, dossier 3 ; BB³⁰ 809 ; BB³⁰ 402 ; BB³⁰ 465 ; F⁷ 12712 et 12713.

Dentistes pétitionnaires.

Les rares papiers sur l'Empire conservés aux Archives Nationales nous ont donné le nom de deux dentistes ayant eu des rapports avec Napoléon III, mais non à l'occasion du Coup d'État ce sont : MM. HALLETTE et HOFFMANN (1).

HALLETTE (souvent orthographié GALLETTE, par erreur, sans doute) était établi dentiste à Mayence : il a laissé quelques ouvrages : *Sur l'Art Dentaire* (1803) ; *Réflexions sur la Cure des Dents* ; (1810). *Le Chirurgien Dentiste* (1810). En 1850, il écrivit au Prince Président pour l'informer qu'il lui avait adressé deux paquets d'importants papiers. Il lui fut répondu par le secrétariat du Prince que ces paquets n'arrivèrent jamais à destination. Le secrétariat ne semble pas avoir attaché une grande importance à cet envoi ni à sa perte. S'agissait-il de papiers politiques ou d'une œuvre scientifique (2) ?

Ch. Fr. HOFFMANN, de *Briey*, en Silésie, dentiste de la comtesse de HARDENBERG, écrivit à Napoléon III, en 1856. Il ne s'agissait non de papiers politiques, mais de recette pharmaceutique. Ayant appris (?) que l'Empereur souffrait d'une maladie

(1) A. N. A B XIX 159 à 178.

(2) Nous pensons que le dentiste GALLET que DECAZES signala à Napoléon I^{er}, est le même que ce GALLETTE.

qui n'est pas désignée clairement dans la missive, HOFFMANN informait le souverain qu'il se faisait une joie de lui adresser un sachet contenant du soufre en poudre. Napoléon III se montra-t-il sensible à ce don, l'utilisa-t-il, ou tint-il au préalable à demander conseil à son médecin ordinaire ? La petite histoire est muette à ce sujet.

Parmi les dentistes « politiques », nous en connaissons un qui, s'il fit parler de lui avant et après 1851, ne semble pas avoir été actif à cette époque. Il s'agit de PICARD, né vers 1812. Il fut élève des dentistes LEFOULON et HATTUTE, après avoir été successivement employé d'architecte, horloger, ciseleur ; il avait un frère aîné également dentiste et qui fut son troisième professeur.

Demeurant, rue d'Orléans-Saint-Honoré (où mourut Claude MOUTON, dentiste de Louis XV), il participa à la Révolution de 1830, de même que GOLDSCHMIDT et MIEL, tous deux dentistes et le dernier fut tué aux barricades de la rue des Prouvaires. PICARD se fit soldat et le resta jusqu'en 1837. En 1848, il paraît avoir pris le métier de dentiste », car un PICARD Officier de Santé dentiste, 18, faubourg Montmartre est noté reçu en 1841 — et, demeurant place Gaillon, il dirigea une ambulance dans cette rue lors des journées qui précédèrent la chute de Louis-Philippe.

Il est étrange que 1851 ne vit pas les exploits de PICARD ; mais en 1871, à la chute de Napoléon III,

il parut dans les rangs des « communards » et commanda l'ambulance du théâtre Français. Arrêté par la suite, il fut transféré au camp de Satory avec sa fille, croit-on. Il fut relâché, et quitta la profession en 1884. C'est du moins ce que nous avons recueilli dans l'ouvrage sur « l'Histoire de l'Art Dentaire », de LEMERLE.

CHAPITRE II

LA VIE DES DENTISTES PARISIENS DE 1851 A 1870.

La période qui va de 1851 à 1870 est la troisième période du Siècle où l'Art Dentaire fit des pas de géant. Le premier s'étend de 1800 à 1820, la deuxième ; de 1820 à 1850 et la quatrième, de 1872 à 1890. On peut situer les périodes suivantes de 1890 à 1914, et de 1914 à nos jours. Précédemment, le XVIII^e siècle se divise également en périodes un peu arbitraires : 1700 à 1730, 1731 à 1790. Précédemment encore, une période allant de 1650 à 1700.

Les dentistes de l'époque que nous étudions s'installaient assez grandiosement. Le temps n'était plus où ils étaient mandés par le client. De même qu'étaient révolus également les temps où quelques innovateurs mettaient une voiture à la disposition des patients désirant se rendre au domicile de l'homme de l'art, comme le cas s'était produit sous Louis-Philippe.

Nos dentistes avaient des quartiers spécialisés, en égard à la clientèle de l'arrondissement. Au XVIII^e siècle, le Pont-Marie et les maisons des quais



Doré. Le Salon d'attente des dentistes. (Collection Ferrand).

autour du Pont-Neuf abritaient la fine fleur de la corporation. Au XVIII^e s'y adjoignit la rue de l'Ancienne-Comédie ; puis ensuite le Palais-Royal, le Louvre, la rue de Richelieu, la rue de Rivoli se distinguèrent par une noble affluence. Les enseignes tapageuses commencèrent à disparaître ; presque seuls les balcons s'ornèrent de grandes lettres de bois peint en or. Mais les « montres en vitrine, des dentiers articulés, les figures de cire » avaient la vie dure.

Le dentiste en renom se contentait de son nom sur une plaque de marbre posée sur la porte de l'immeuble. Il demeurait au premier étage et sur la rue à cause de l'éclairage diurne. La pièce principale de son appartement, était le salon d'attente où triomphait le groom qui, chez certains, un peu trop réclameurs, était de très petite taille, vêtu d'un costume spécial et parfois même chez les excentriques provenait de ces contrées lointaines où le soleil bronze ou noircit le facies. Ces grooms étaient chargés en outre, d'aller livrer les dentiers en ville, mais ce serait cependant une exagération de croire les caricatures de l'époque représentant ces modestes saute-ruisseaux parés d'une sacoche rouge sur laquelle le nom de leur maître s'étalait en bosse au milieu des festons et des astragales rutilants.

Le cabinet du dentiste n'était pas, comme de nos jours, un lieu brillant d'opaline et d'acier chromé. Sa décoration était celle d'un salon cossu d'un riche bourgeois : fauteuils sièges, divans, poufs à glands, rideaux de couleurs sombres et de tissus lourds. Le

fauteuil où le patient s'asseyait ne l'épouvantait pas par des complications mécaniques. Il était de bois solide, sculpté sur tous les assemblages, les bras terminés par des têtes de lions rugissants ; le siège et le dossier était en velours ou en drap, pouvant résister à l'usure des corps. Quelques-uns, perfectionnés, avaient une têtière mobile, lourde et frangée ; parfois aussi , un bien modeste mouvement de bascule aidait à prendre une pose avantageuse... avantageuse pour l'opération.

Les crachoirs n'atteignaient pas encore aux perfectionnements modernes. La plupart du temps, c'était une simple cuvette et son pot-à-eau indispensable que l'aide du dentiste — le groom s'il n'était de sortie pour la livraison des dentiers — apportait d'une table voisine, prudemment éloignée des extrémités inférieures de l'opéré. Les amateurs de modernisme faisaient confectionner des crachoirs-colonne dans le genre de ces tables de nuit qui ont conservé dans la mémoire des vieux artisans du Faubourg Saint-Antoine le nom du roi que 1848 renvoya à ses chères études. Ce fût du crachoir était de bois ou de métal. La partie qui s'évide et où tient un entonnoir de fer-blanc se compliquait parfois de sculptures que le groom avait bien du mal à nettoyer.

Dans le socle, se dissimulait un sceau destiné à recueillir le rince-bouche du client. Le même verre servait à tout le monde, mais était fréquemment nettoyé à l'office.

Les instruments nécessaires étaient étalés sur une



13.2

— Voyons — ouvrons la bouche !

LE DENTISTE



Par Pannetier

Lith de Thierry Freres

— Trois bonnes que vous m'arrachez pour la mauvaise
— laissez toujours faire, nous finirons par la trouver...
..... pas encore celle là

(Collection FERRAND)

ERREURS.



Esq. Albert G. Vero Dédet

Im. "L'Éclair" 1882

Comment ! ce n'est pas cette Dent là qui vous faisait mal ! — mais parbleu non ! — Alors j'en suis trompé, c'est
à refaire

(Collection FERRAND)



Chez Hubert, 21 de la Bourse, 23

UN MÉCANICIEN TROP PARFAIT.

Tenez monsieur le baron voici ce qu'il y a de vieux porté cette année... cela mastique tout seul et continuellement... Continuellement !... alors je n'en veux pas... on doit se ruiner en bifecks avec une mâchoire pareille !...

(Collection FERRAND)

table à proximité des mains du dentiste, trop souvent, malheureusement devant les yeux du client. On y voyait : les davier, les clés, les poussoirs et déchaussoirs, déjà prêts à perdre leur vogue, les scies et limes, les instruments à nettoyer, ceux à plomber, les ingrédients pharmaceutiques nécessaires dans des flacons ayant fait déjà un long usage, les pâtes à obturation, les ciseaux à incision, les maillets à mains, les compas pour prendre les dimensions des arcades, et c'était à peu près tout.

Selon une méthode qui était honnie chez les praticiens de premier rang, quelques dentistes, désireux d'avoir à portée de la main les instruments usuels, paraient les boutonnères de leur veston de quatre ou cinq instruments légers. L'hygiène et la stérilisation étaient encore dans l'enfance et les outils ne brillaient guère ; on les savonnait parfois, le soir, une fois la journée terminée, et quelques coups de brosse dure terminaient la toilette.

La robe de chambre était en faveur dans l'arsenal vestimentaire de l'opérateur, mais la calotte grecque restait de plus en plus au porte-chapeau. Les murs du cabinet s'ornaient de tableaux n'ayant aucun rapport avec l'art ; des paysages, des marines, des natures mortes, des portraits de famille stagnaient dans des cadres ébouriffants. Quelquefois s'y adjoignaient les récompenses aux Expositions avec leurs médailles grand module sur lesquelles se détachait le profil de l'Empereur, et une vitrine présentant la

gamme complète des appareils et inventions du maître de céans.

Chacun avait une petite pièce qualifiée pompeusement de laboratoire, où, le dernier client reçu, le praticien procédait à la confection de ses appareils, aidé souvent par un mécanicien attaché à l'établissement. Certains dentistes utilisaient les talents d'un joaillier ou d'un horloger chez qui ils portaient matières et indications, ou d'un ouvrier de ces corporations qui, sa tâche terminée, venait chez le dentiste faire des heures supplémentaires.

Les fournisseurs d'instruments étaient surtout les couteliers et les fabricants de matériel de chirurgie générale. Les fournisseurs spécialisés pour dentistes ne vinrent qu'après, à l'exception de quelques dentistes fournissant à leurs confrères des dents minérales, des fraises pour les tailler, des scies à séparer. Les fils d'or ou de platine calibrés étaient livrés par les tréfileurs, l'ivoire et l'hippopotame par les tabletiers, et la clientèle par la bourgeoisie, le négoce et la noblesse d'Empire.

Le dentiste de cette époque était presque toujours Officier de Santé (1). Il avait passé un examen à cet effet, et la plupart du temps, annonçant au jury qu'il se destinait spécialement aux soins des dents, était interrogé sur la partie théorique de cet art ; son diplôme d'officier de santé ne mentionnait pas cette spécialité. Les médecins désirant suivre cette voie, se bornaient naturellement au parchemin de la faculté

(1) DAGEN (in *La Semaine Dentaire*, 1931.)

et s'intitulaient d'eux-mêmes « médecin-dentiste » sans qu'aucun titre officiel eût sanctionné cette dénomination. Les officiers de santé prenaient, avant leur examen, des leçons chez des officiers de santé dits « officiers de santé dentiste », exerçant depuis longtemps ou connus comme possédant une certaine capacité. Ils étaient en quelque sorte, élèves, parfois assistants et presque toujours travaillaient de l'échoppe au laboratoire.

DELESTRE, officier de santé reçu en 1830 et dentiste, recevait des élèves dans sa demeure du 5 du Quai Conti ; il donnait des « leçons de dentisterie » et possédait, en outre, une belle collection de pièces d'anatomie pathologique.

Souvent un élève devenait l'associé de son professeur et prenait ensuite la succession, tout comme jadis les « survivanciers » du dentiste du Roi. Les autres s'établissaient dans Paris ou s'il y avait pléthore (et ce mal ne date pas d'aujourd'hui) allaient en Province dans les grandes villes, qui seules, avaient une clientèle suffisante.

Mais, quelques mécaniciens ayant appris seulement la pratique mécanique de l'art au laboratoire de « l'officier de santé dentiste » tentaient de voler de leurs propres ailes sans le diplôme d'officier de santé. Ils s'intitulaient « mécanicien-dentiste », ou « prothétiste », ou encore à la faveur d'une abréviation « Mⁿ-Dentiste » (1) ce que le bon public lisait, et c'est ce qu'ils désiraient, « Médecin Dentiste ».

(1) DAGEN. — *Documents*, p. 219.

(On voit par là que les travers des hommes ne changent pas et que l'attrait du titre de Médecin a toujours incité à jouer avec des abréviations pour tromper le public. C'est encore, à l'heure actuelle, le cas des D. D. S. qui mettent sur leur plaque, cartes de visite et papiers à en tête « Dr. X », ce que tout le monde lit « Docteur X » donc « Docteur en Médecine » c'est un titre évidemment plus facile à acquérir de cette façon que de passer six ans à la Faculté de Médecine).

Le grand but de cette « gent » était la confection des appareils, mais ils se livraient bien aussi à des extractions apprises de-ci, de-là, quand le patron avait été trop surchargé de labeur (rien décidément ne change) ; mais ils brillaient surtout dans le limage des racines et s'en vantaient en attirant le public rebelle à l'exérèse, « Pose de dents sans extraction des racines ou chicots », et ceci bien plus par crainte de suites pathologiques que des suites judiciaires.

Une autre classe était celle de gens n'ayant appris le métier que d'un père « chambrelin » comme on disait au XVIII^e siècle pour désigner les dentistes illégaux en chambre, ou d'un père ou parent qui avait couru les provinces, la sacoche au côté.

Les derniers des derniers étaient les forgerons, les couteliers pour lesquels le peuple avait une prédilection toute de classe. Tous exerçaient donc sans diplôme, même demeurant à Paris avec fenêtre sur rue. Mais qu'y pouvait-on ? Les divergences d'opinion des bureaux des ministères successifs et le verdict de

1846 qui blanchit Roger Guillaume dit Williams ROGERS, n'était pas peu fait pour encourager de nouveaux procès. En outre, que l'on y songe, les changements de régime, depuis la Révolution, ne s'étaient guère complus à poursuivre toute cette « gent » gravitant autour de la profession. Napoléon III arrivé au pouvoir par un plébiscite populaire et, craignant toujours le populaire, avait déjà bien du mal à s'occuper de sa renommée, de sa gloire, de son maintien au trône. Et les dentistes populaires en profitèrent, surtout en province, comme jadis et principalement ces opérateurs ambulants, ces dentistes voyageurs, ces philanthropes forains qui ne dépendaient, pendant leur court séjour, que de l'autorité municipale, très peu au courant des droits et des devoirs de cette intéressante classe de la société... populaire. Que Monsieur le Maire, donnant l'autorisation de stationner sur la place du foirail, se le vit reprocher par un officier de santé dentiste sédentaire, il ne pouvait que prier Monsieur l'opérateur ambulant de franchir l'idéale barrière de sa commune ; et le petit jeu recommençait dans les innombrables agglomérations de France.

Voici un document par lequel le docteur LAMBERT médecin à Strasbourg, se plaignait des dentistes « libres » de province.

Le 4 juillet 1854

*A son Excellence, le Ministre Secrétaire d'Etat du
Département de l'Intérieur.*

Monsieur le Ministre,

Dans le courant de 1853, le Préfet de Police de Paris a pris un arrêté qui défend aux saltimbanques, arracheurs de dents d'exploiter Paris et la banlieue. On ne peut qu'applaudir une pareille mesure qui fait cesser des scènes parfois dégoûtantes et qui met le peuple de Paris à l'abri de tant de mutilations. Depuis cet arrêté, la Province est inondée de ces charlatans. L'autorité de la Police des Villes se trouve désarmée pour de pareils méfaits puisqu'il n'y a aucune Loi qui régisse la spécialité de dentiste. La province aurait besoin que le Gouvernement de Sa Majesté étendît sur elle la mesure prise à Paris.

LAMBERT.

Médecin à Strasbourg

Est-ce à dire que les corporations des médecins dentistes, des médecins tout court et celle des officiers de santé dentiste tout entière, ne protestaient pas ? Que non point ! Les derniers cités protestaient autant qu'ils le pouvaient, mais quoi, chacun travaillait pour lui, il n'y avait pas de sociétés professionnelles pour défendre les intérêts des véritables praticiens ; la Société des Dentistes avait quasi agonisé après le départ d'Audibran, du fougueux, du dévoué AUDIBRAN, qui inondait les bureaux du mi-

nistre de Louis-Philippe de pétitions, de récriminations, de fulminations.

Or, en 1863, exactement le 28 février, parut sous le numéro 760 une ordonnance de Police qui, au paragraphe 12 fait défense aux « saltimbanques » de deviner, pronostiquer, expliquer les songes ; et, en outre de se livrer sur la voie publique à toute opération se rattachant aux professions de dentiste et de pédicure le tout, d'après les lois du 16 et 24 août 1790, 7 avril 1850, 10 juin 1853, celles précédentes du 12 Messidor an VIII, 3 Brumaire an IX, et encore du 2 avril 1828, et de surplus, vus les articles 471 et 479 du Code Pénal, etc, etc...

MAURY, en 1833, situe exactement les « règlements » de son époque. La loi ne reconnaît que le titre de Docteur et celui d'Officier-de-Santé. On ne peut légalement exercer l'art du dentiste qu'autant que l'on est reçu Docteur dans une des trois Facultés de Médecine de France, ou Officier-de-Santé par le jury médical du département dans lequel on veut pratiquer. Pour être officier de santé, il faut prouver avoir été attaché six ans comme élève à un docteur, ou avoir suivi cinq ans la pratique des hôpitaux civils ou militaires. Douze inscriptions dans une Faculté de Médecine tiennent lieu de la résidence de six ans chez un docteur ou de cinq dans les hospices. Avant de passer l'examen pour le diplôme d'Officier-de-Santé, l'élève déclare qu'il désire être reçu pour exercer l'art dentaire ; on ne l'examine alors que sur l'anatomie de la tête, les affections de la bouche, les opérations chi-

rurgicales qu'elles nécessitent et les médicaments usités. Le diplôme est enregistré à la Préfecture du Département et le dentiste ne peut exercer dans un autre département qu'en s'y faisant recevoir à nouveau. Si on admet la thèse de l'obligation d'être Officier-de-Santé pour exercer l'art Dentaire, les documents ci-dessous, semblent, assez bien, l'étayer. Ceux-ci sont extraits de simples registres de correspondance du Ministre de l'Instruction Publique, où ne paraissent que le nom du demandeur, l'objet de la demande et un court résumé de la réponse.

Le sieur PHILIPPE (1), dentiste à Voison (Isère) demandait en mai 1856, une réduction des frais d'examen pour passer l'examen d'Officier-de-Santé. La 12^e division des Bureaux du Ministère répondit par des « regrets ».

Le dentiste MÉDAILLE, à Grenoble (qui fit imprimer dans cette ville, en 1847, l'ouvrage sur la Diastolie de Charles, dit « Charles MARMONT, en y mettant le nom de MÉDAILLE) semble avoir fait semblable demande en juin 1857. La section 21 (bourses, remboursements, remises) demanda un rapport au Préfet de l'Isère. Le résultat nous est inconnu.

Déjà en 1845, le dentiste BONNEVILLE, de la Seine, pétitionna pour subir gratuitement l'examen d'officier-de-santé. Sans réponse, au bout de deux mois, il renouvelle sa demande. On sollicite des renseignements auprès du Préfet de la Seine, qui, un mois

(1) A. N. : F. 4106 et pour les suivants.

après, donne des renseignements défavorables et le désir du dentiste ne fut pas exaucé.

Or, d'après un Registre des Correspondances adressées au Ministre de l'Instruction Publique, nous relevons qu'en 1838, une autorisation fut accordée à un dentiste de la Côte-d'Or. En 1844, toutefois, le Préfet de la Loire-Inférieure sollicitant l'avis du Ministre pour un dentiste, reçut en réponse ce résumé : La loi ne reconnaît pas les dentistes ; et le même opérateur, officier-de-santé ayant demandé lui-même s'il fallait un diplôme d'Officier-de-santé, n'est pas porté sur le registre comme ayant reçu une réponse.

En 1841, un dentiste de l'Oise, par le truchement du Préfet est informé qu'il faut se faire enregistrer de diplôme et exercice de l'Art Dentaire.

En 1842 et les années suivantes, le fougueux AUDIBRAN signale la quantité de dentistes « non diplômés ». Il lui est répondu « on n'y peut rien ».

En 1843, le docteur LAMBERT signale qu'un Anglais exerce l'Art Dentaire. Réponse : « Il ne peut exercer sans autorisation du Maire ».

En 1843, le Recteur de l'Académie de Strasbourg, demande directement et d'une façon précise : Peut-on exiger un diplôme d'Officier-de-Santé de la part d'un dentiste. Réponse après vingt-deux jours d'attente : « Les dentistes sont placés sous la surveillance de l'autorité. »

Pour l'an 1845, nous lisons, toujours dans les réponses sommaires du registre, qu'un Belge, demandant à exercer l'Art Dentaire en France, est avisé que

l'exercice de l'Art Dentaire reste une attribution de l'Autorité Municipale. Le Préfet de la Moselle a reçu une pétition d'un monsieur qui désire être examiné comme Dentiste par le Jury. Réponse : « Il est autorisé à exercer comme Officier-de-Santé et non comme Dentiste. »

Le Préfet de l'Eure, à son tour est informé : « Les Dentistes relèvent de l'Autorité Municipale. »

En 1842, un réfugié Polonais, demande à exercer l'Art Dentaire dans le Var. Réponse : « La loi ne reconnaît pas les dentistes. » Celui-ci exercera pourtant à *Caen*, en 1845. En 1846, on répond à un « élève-dentiste » demandant à passer ses examens à *Rouen* : « La loi ne reconnaît pas les dentistes. » En 1849, un quidam demande l'autorisation d'être dentiste ambulaut. Aucune réponse. Quel est le résultat à déduire de toutes ces consultations ? A la question précise : Faut-il un diplôme d'Officier-de-Santé pour exercer l'Art Dentaire, on répond que l'impétrant doit exercer comme Officier de-Santé et non comme Dentiste ; ou on répond tout autre chose : les dentistes sont sous l'Autorité du Maire ; ou on ne répond rien du tout.

Pour les autres demandes bien moins précises, les réponses sont aussi ambiguës : la loi ne reconnaît pas les dentistes... on n'y peut rien... il faut l'autorisation du Maire.... ils relèvent de l'autorité Municipale. Sauf en 1841, refuser l'enregistrement du Diplôme de Dentiste (?) et refuser que le demandeur exerce l'Art Dentaire, c'est implicitement déclarer

que l'Officier-de-santé peut le compter parmi ses attributions. Enfin, faut-il être oui ou non Officier-de-santé ? Si on ne l'est pas, pourquoi le maire peut-il tolérer le dentiste ambulant ? Et ce, revenir aux coutumes du XVIII^e siècle ? Alors, on prend une grande décision, une de ces décisions qui font époque. On interdira les extractions publiques, mais attention, on ne légifère pas, on se contente de faire agir le Préfet de Police de Paris et de la Banlieue. Ça donne ce que ça donne même pour Paris. Quant à la Province, dans cette province où l'autorité Municipale est maîtresse, les dentistes sont soumis à la dite autorité. Et ça recommence !

CHAPITRE III

DENTISTES PARISIENS DE L'ÉPOQUE D'EVANS



(Collection FERRAND)

La Société de Chirurgie Dentaire de Paris fut fondée en 1845 par tous les « dentistes diplômés » de Paris (lisez par les officiers-de-santé exerçant l'art dentaire) et par quelques médecins - dentistes. La Société déposa une plainte au Procureur du Roi et cita de-

vant le Tribunal correctionnel les « dentistes » non officiers-de-santé : MM. WILLIAMS ROGERS, Paul SIMON, AMÉ LAISNE dit de NEVERS et RUBECH. Le

tribunal condamna les quatre sieurs à une minime amende. Ceux-ci allèrent en appel où le jugement fut confirmé. C'était la mort des non-diplômés... qui continuèrent à exercer sauf AIMÉ LAISNE que recueillit, injustement vraisemblablement, le bagne de Toulon, pour une affaire fort scabreuse. La Société de Chirurgie Dentaire en apprenant la mésaventure de LAISNE fit savoir, par les journaux, que celui-ci n'avait jamais fait partie des « dentistes diplômés ». Williams ROGERS et les autres condamnés s'adressèrent alors à la Cour de Cassation qui cassa le jugement et renvoya les plaignants devant la Cour d'Amiens. SIMON, LAISNE, RUBECH, satisfaits en restèrent là, mais Williams ROGERS continua la lutte et gagna son procès. Paul SIMON exerça longtemps. En 1859, il lui fut reproché de débiter illégalement une eau à l'instar de celle de BOROT dans des flacons et étiquettes semblables à la vraie marque. Il avait étudié spécialement la première et la deuxième dentition et la déviation des dents chez les enfants. Il demeurait 26, Boulevard des Italiens et au 22 habitait un de ses collègues dont le nom lui faisait tort, le sieur SIMONDETTI, qui a répandu dans le public, en 1854, une brochure portant ce titre *L'Art d'être son dentiste*.

MAURY, avant 1833, avait pensé fonder une *Société Philodontechnique* où des chirurgiens, des chimistes, des artistes et des mécaniciens habiles, devaient se réunir et fonder un bulletin périodique. Cette société ne vit jamais le jour.

Les Dentistes à l'Exposition universelle de 1867.

A cette Exposition les dentistes, les fabricants d'appareils, de dents minérales, etc, étaient groupés dans la XI^e Section. Le 18 mai, une note adressée à M. Elie DE BEAUMONT signalait, concernant les médailles d'or qu'il était nécessaire d'augmenter de quatre le nombre de ces médailles attribuées. Il mentionnait la fabrication des dents minérales de *ASH* « très importante fabrique de dents artificielles d'Angleterre qui méritait autant d'importance que la maison *WHITE* des Etats-Unis ».

Le président du Comité de la XI^e Section pria l'organisateur M. HARET d'accueillir M. Paul BOYER, dentiste et de lui fournir un emplacement parmi celui réservé aux autres dentistes et de lui faciliter l'exposition d'une table. Le document indique même qu'il s'agit d'une « montre » en palissandre de 33 centimètres de large sur 10 centimètres de profondeur, ajustable à une table d'acajou de 75 centimètres de profondeur sur 46 centimètres de large et 75 centimètres de haut. BOYER y exposait les derniers perfectionnements apportés aux rateliers de son invention (F¹² 3095).

L'Exposition Universelle de 1867 fut, en quelque sorte l'apogée des inventeurs de prothèse dentaire. A. DEBRAY, auteur de « dentiers à dents mobiles » (?) proposa au jugement du public éclairé « Deux dentiers en un seul. Pouvant se reposer instantanément

COMBLE-ALBUM

100 combles bintamarquesques illustres

N°2

LECOMBLE DE LA BONTÉ

10 centimes.



— C'est de ne pouvoir passer devant les mâchoires mécaniques articulées qui servent d'enseignes aux dentistes, sans leur offrir un petit pam

Bureaux du Bintamarie 29 r. d'Amsterdam.

Imprimerie Lefman. Paris

(Collection FERRAND)

par la personne elle-même ». Il s'agissait en réalité, tout simplement d'un dentier du haut et d'un dentier du bas assemblés par une clavette mobile et non pas de deux « complets » introduits dans la cavité buccale. On n'avait pas encore songé à inventer un tel chef-d'œuvre.

Voici quelques-uns des dentistes parisiens exerçant sous le règne de Napoléon III.

M. SORA, 12, Place Louvois, était l'aimable dépositaire d'une invention du Docteur LAURENTHIUS, assez peu connu in *de Viris Illustribus*, mais qui mérite d'y être placé par la publicité :

« *Brosse électrique dentaire. Beauté et conservation des dents. Sept ans de succès. Par une action physique des plus simples cette brosse remplace toutes les substances dangereuses. Comme rapidité de résultat, elle est unique ! Elle rend à l'émail des dents l'éclat et la blancheur. Elle guérit la carie, les névralgies, l'inflammation des gencives. Prix : 5 francs. L'élixir Laurentius complète l'action de la brosse. Prix : 5 francs* ».

Ceci se passait en 1863. Trois ans après LAURENTHIUS tirait des presses son écrit : « *Des maladies des Dents et des Cheveux et traitement par la brosse électrique et électroderme* ».

Déjà à l'Exposition de 1855, PRETERRE et son associé FOWLER de New-York, avaient été remarqués pour leur participation. PRETERRE avait été aussi très remarqué seul à l'Exposition de Metz de 1859.

Il a laissé d'importants travaux, s'occupa de restauration maxillo-faciale, notamment pour les soldats blessés lors de la guerre d'Italie en 1859.

Le Docteur Edmond ANDRIEUX, un des meilleurs techniciens de son époque, écrivit, en 1867, une brochure sur l'emploi raisonné du caoutchouc vulcanisé ou vulcanite (on écrivait alors caoutchouc *vulcanisé* et *vulcanite*) comme monture des dents artificielles. Il avait travaillé ce sujet avec DELABARRE et un de ses fils le Dr C. F. DELABARRE, avant 1862.

J. DIDIER, célèbre pour son *Algontine ou Chloroforme dentaire*, étudiait, en 1864, les dentiers « à base de gutta percha et en caoutchouc vulcanisé ».

Henri GALANTE, en 1867, s'intéressa aussi beaucoup à la vulcanite.

L. N. WINDERLING et ses fils, à Metz (il s'agit, très probablement du directeur de la fabrique de caoutchouc dont il a été parlé à propos de NINCK), étudièrent « le caoutchouc durci et une pâte à empreinte appliquée à la prothèse en général ». En 1863, ils inventèrent une « presse mécanique dentaire ».

J. M. A. SCHANGE demeurait Place de l'Hôtel-de-Ville ; c'était un inventeur. Sous le règne de Louis-Philippe il avait mis au point : un mastic momificateur, un plombage à froid, un baume antiodontalgique (comme la plupart de ses confrères d'ailleurs). En 1857, il livra généreusement le fruit de ses recherches : le treptodonte et le stéréodonte, procédés affligés de noms effrayants pour redresser les dents,



Ses superbes coursiers, qu'on voyait autrefois
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix
L'œil morne maintenant et la tête baissée
Semblaient se conformer à sa triste pensée.

Ordonnance de police (Collection FERRAND).

CÉLÉBRITÉS CHARIVARIQUES.



— Voyez mon domestique, messieurs, avec mes Rateliers, Osanores il brise du feu !

Fattet (Collection FERRAND).

ce qui fut la passion de toute sa vie et lui permit d'aller demeurer, rue de Rivoli, dans les nouveaux quartiers.

NINCK, dentiste français, fabriqua à Paris en 1854, les premiers dentiers en caoutchouc vulcanisé. Il s'était mis en relation à cet effet avec la maison WINDERLING qui tenait une manufacture de caoutchouc aux environs de Metz. Ce fut le commencement d'une ère très fertile dans la composition des appareils dentaires. Déjà, en 1851, l'américain NELSON GOODYEAR avait utilisé la gutta percha et son fils Charles l'introduisit dans la prothèse, en 1854 ou 1855. On l'attribue aussi à Edwin TRUEMANN, vers la même année, 1851, en Angleterre. En 1854, la gutta était combinée avec son demi-poids de soufre et ce mélange était à son tour combiné avec un demi-poids de vermillon. Connu pendant un certain temps sous le nom de *corallite*, cette substance fut jugée très fragile. NINCK était à Nice, en 1868, et il se disait « le seul dentiste de Nice et de Province qui eut une distinction à l'Exposition de Paris, en 1867 ». Mais Pierre PRETERRE, qui exerçait aussi à Nice à la même époque et qui était le concurrent de NINCK répliquait en annonçant qu'il avait obtenu à l'Exposition de 1867 une médaille d'or, « la seule donnée aux dentistes ».

J. B. GEORGES faisait l'anesthésie locale dans l'extraction des dents et appliquait son galvano caustique pour guérir les dents malades (1860).

En 1853, LUTTERBACH faisait « passer le mal de

dents par un jeu de respiration » et laissa un livre intitulé *L'Art de Respirer* qui connut un énorme succès jusqu'au dernier soupir de l'auteur.

En 1859, Morel LAVALLÉE expérimenta dans son service de l'hôpital Saint-Antoine l'électricité comme moyen anesthésique dans l'extraction des dents. Ce dentiste est connu surtout pour ses appareils en gutta destinés aux fractures des mâchoires.

BARON, dentiste, rue Saint-Honoré posait les dents depuis 5 francs jusqu'à 10 francs et les garantissait pour dix ans sans réparations. Il faisait « les pièces sans plaque ni ligature, ce qui est d'un grand avantage puisque cela ne donne aucune odeur ; ses expériences ont obtenu l'approbation des plus célèbres médecins. Il pose également les rateliers osanores, qui tiennent sans ressorts, au prix de 150 à 250 francs et au-dessus ». Enfin, voici quelques extraits de son prix-courant : Nettoyage de bouche : 2 francs ; Entretien des dents : 20 francs ; Séparation et Egalisation des dents : 3 francs ; Cautérisation et Plombage : 5 francs.

Le plombage était particulièrement en honneur chez M. Michel DE CHAILLEVOIS, 7, cour des Fontaines, au Palais-Royal. « Il a trouvé, disait une réclame, le moyen d'éviter l'opération tant redoutée de l'extraction des dents qu'il plombe sans douleur par un procédé qui lui est particulier ».

Le nettoyage des dents n'avait pas de prix uniforme. LÉON, rue de la Chaussée-d'Antin, demandait 3 francs pour ce travail. Il se faisait recommander



DE TOUTES LES DÉCOUVERTES

Qui honorent l'esprit humain, l'une des plus belles, des plus utiles et des plus importantes est sans contredit l'invention des **DENTS** et **DENTIFIERS** **FATTET**. Solidement fixées dans la bouche, sans liens, ligatures ni crochets, ces Dents sont les seules qui servent à broyer les aliments et à rendre au visage sa jeunesse et sa fraîcheur; aussi ont-elles obtenu la sanction des praticiens distingués et des mentions honorables de diverses Académies et Sociétés savantes. M. FATTET est aussi inventeur de l'EAU et de la PÂTE, pour embaumer et mastiquer ses dents soi-même. (Prix : 6 fr. chaque avec la brochure explicative.) Et Auteur du *Traité complet de Prothèse dentaire*, 3^e edit., prix : 5 fr., utile à toutes les personnes qui portent des Dents artificielles. 4^e édition du *Conseil aux Fumeurs*, pour l'entretien de la bouche, prix : 2 fr. *Elixir et Poudre* pour les soins de la bouche, prix : 5 fr. chaque (avec la brochure, indispensable pour la conservation des Dents et l'entretien des gencives).

GUÉRISON et OBTURATION des **DENTS MALADES** ou **CARIÉES**, au Cabinet de l'Auteur, 363, RUE ST-HONORE (*Affranchir et M'indiquer sur la poste.*)

SUPÉRIORITÉ DES DENTS SEYMOUR

Rue Castiglione, 10. Inventeur d'un nouveau procédé de fabrication qui donne aux dents artificielles toute l'apparence et la solidité des dents naturelles et les adapte avec une précision telle que la prononciation n'en est nullement affectée et que la mastication s'opère sans la moindre difficulté. On peut dire, en admirant le fini du travail et de l'imitation des dents de M. Seymour, que l'art s'est enfin rapproché de la nature à un si haut degré de perfection que l'œil le plus scrutateur ne saurait en faire la distinction.

DENTS A L'ESSAI INDESTRUCTIBLES.—M. GEORGES, 36, rue de Rivoli, garantit ses dents et dentiers *inaltérables* pendant dix ans, et les donne à l'essai pour trente jours.

PUBLICITÉ

(à tant la ligne) « comme habile praticien aux personnes qui ont eu le malheur de perdre leurs dents, comme les posant parfaitement, de 12 à 18 francs ». Il était plus cher que BARON, cité plus haut.

HETRU, domicilié rue du Pont-Louis-Philippe, mentionnait rarement ses prix à l'aide de la trompette de la Renommée. Il se contentait d'annoncer la « modicité de ses prix ». HETRU, professeur de prothèse dentaire (professeur libre bien entendu) « pose des dents artificielles incorruptibles, montées sur or et sur platine ; ressemblance parfaite, grande solidité ».

Le Docteur Jean-Baptiste Bernard Henoque, demeura, rue de la Chaussée-d'Antin, puis, rue Richelieu ; dans quelques-unes de ses publicités à la dernière pasge des journaux, il se disait : *Fournisseur breveté d'eau dentifrice pour S. M. Napoléon III et S. M. le Roi des Belges*. « Nous le recommandons tout particulièrement à nos lectrices », ajoutait un journal destiné au beau sexe. HENOQUE s'était recommandé particulièrement au Ministre de l'Instruction publique de 1844 ; il demandait des audiences particulières à l'effet de présenter ses titres à l'octroi de la décoration de la Légion d'Honneur. Le « docteur-dentiste » HATTUTE avait été reçu officier-de-santé, en 1820, et chirurgien de l'Etat-Major de la première division militaire. Il eut comme élève le dentiste PICARD, et a laissé une brochure intitulée : *Conseils aux gens du monde sur les soins de la bouche*, brochure qui connut plusieurs éditions.

Il exerça longtemps, Galerie Vivienne, primitivement, sous le nom de DURAND, puis de HATTUTE-DURAND, à moins qu'il ne s'agisse d'un successeur ou d'un associé, auquel cas, comme il était de règle, la « raison sociale » prenait les deux noms. Ses « réclames » sont nombreuses : outre un *opiat neutralisant l'acidité de la salive et des aliments, cause ordinaire de la perte des dents*, il fabriquait des appareils de prothèse dentaire « ayant obtenu diverses mentions et médailles » et, « suivant les rapports des jurys de différentes expositions, étaient constatées la supériorité de ses dents et rateliers, des moyens employés pour les monter et les fixer en bouche ; l'invention de nouveaux instruments à l'aide desquels il guérissait les caries des dents sans employer la lime qui cause toujours des douleurs très vives et laisse entre les dents des espaces très grands qui choquent la vue. Enfin, l'usage d'un amalgame métallique servant à plomber les dent sans pression ni douleurs ».

La publicité dont il ne confiait certainement pas la rédaction à une plume moins autorisée que la sienne, se termine, une fois, par cette phrase élogieuse : « Nous savons que M. HATTUTE a la confiance du public et qu'il met toute sa gloire à satisfaire ses clients pour se les attacher ; aussi sa réputation grandit-elle de jour en jour. »

J. C. DORIGNY, fort connu dans le Passage Véro-Dodat avait mis la main à quelques-unes de ces brochures destinées au public et les diffusait jusque sur les côtes méditerranéennes. En 1863, dans le

journal « l'Echo d'Hyères », il disait peu confraternellement : « Jusqu'ici l'art du dentiste est la bouteille à l'encre pour la plupart des gens du monde qui, dans leur inexpérience doivent se contenter de ce que leur offre un praticien parfois bien inepte. Un médecin-dentiste qui fait autorité dans son art et qui a su imprimer à sa profession une impulsion remarquable a voulu remédier à cet état de choses en publiant un Guide pratique du client pour les dents artificielles. Les personnes qui ont recours au dentiste seront complètement renseignés après avoir lu le livre de M. DORIGNY, le docteur et habile praticien du Passage Véro-Dodat ».

Les personnes qui avaient recours aux brochures du docte et habile praticien étaient régalarées, en outre, et « in fine » d'une description (?) des dents de Jésus-Christ, de Jules César et des personnages importants dans l'antiquité ; n'étant pas rhinologiste, DORIGNY a laissé complètement de côté le nez de Cléopâtre. DORIGNY se disait dentiste des lycées et pensionnats et préconisait un « caustique pour cautériser la pulpe ».

Le Docteur Dunnet, dentiste rue du Faubourg Saint-Honoré avait fait sienne cette devise : N'arrachez pas, guérissez ! Et les guérissons qu'il effectuait étaient garanties par un seul pansement. Pour les personnes qui ne pouvaient pas se rendre chez DUNNET, un pharmacien de la rue Montmartre débitait le « ciment » de gutta percha DUNNET pour plomber facilement les dents soi-même.

Parmi les dentistes étrangers, il y en avait quel-

ques-uns qui étaient français et avaient américanisé leur nom (déjà!) ! Nous pouvons citer parmi ceux-ci, la « Société *Stevens, Hornor et Watson* ». Ce dernier « *surgeon dentist* », informait tout Paris qu'après la dissolution de la Société on pouvait le consulter personnellement, rue Basse-du-Rempart, près de La Madeleine.

Les « révélations » de Jacowski.

« On demandant à NEWTON comment il avait fait pour trouver le suystème de l'attraction, il répondait, « C'est en y pensant toujours ».

Une certaine quantité « d'ouvrages » de l'époque ne sont que des brochures destinées au grand public et à la gloire de l'auteur. Nous allons en analyser une qui peut compter parmi les meilleures du genre.

Nous possédons peu de renseignements sur le dentiste JACOWSKI. Quelques-unes de ses réclames portent : « Dentiste de S. A. le prince Louis Lucien Bonaparte ». Il demeura successivement au n^o 1, rue de la Bourse, dès 1845. En 1858, nous le trouvons, rue de l'Échelle ; plus tard, rue de la Paix. Il paraît avoir encore fleuri en 1876.

Sa principale brochure : *Révélation*s aurait eu 4 éditions et la dernière porte la date de 1858. Comme la plupart des brochures de cette époque, ces Révéla-

tions sont destinées au grand public ; c'est, en quelque sorte, une amplification de la publicité :

« Dents inoxydables de Jacowski, Dentiste, I, rue de la Bourse, Paris. Ces dents approuvées par les plus célèbres médecins, tiennent sans ressorts ni ligatures, n'altèrent en rien la pureté de l'haleine et se posent en un instant avec la plus grande facilité, sans douleurs ni extractions de racines. »

Faisons donc de larges citations des Révélations sur les progrès de l'Art Dentaire et laissons parler JACOWSKI :

« Une vocation qui ne manquait pas d'une certaine force d'entraînement avait précédemment concentré le travail de notre esprit et de nos mains dans des œuvres de sculpture... » C'est ainsi que l'art mène à l'Art Dentaire et que JACOWSKI de surplus citant NEWTON en tête de sa brochure concentra toutes les forces de son intelligence et la dextérité de ses doigts dans des études se rattachant à l'art de la prothèse dentaire. « Il nous fallut donc analyser les théories, les traités spéciaux, examiner minutieusement les procédés mécaniques. Plusieurs années furent consacrées à ce labeur persévérant, et, après avoir tout vu, tout expérimenté, nous nous sommes promis que la prothèse, ou l'art dentaire, ferait un pas en avant, un pas immense... »

Voyons si ces prémices ont fait que le nom de l'au-

RÉVÉLATIONS

SUR

LES PROGRÈS DE L'ART DENTAIRE

PAR

JACOWSKI

DENTISTE.

On demandait à Newton comment il avait fait pour trouver le système de l'attraction, il répondit : « C'est en y pensant toujours. »

DÉDIÉ

A Monsieur MAISONNEUVE

CHIRURGIEN A L'HOPITAL DE LA PITIÉ, A PARIS.

4^e ÉDITION.

PARIS

EN VENTE CHEZ L'AUTEUR, RUE DE L'ÉCHELLE, 5,
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

—
1858

teur ait abordé heureusement aux époques lointaines et fait rêver un soir les cervelles humaines.

JACOWSKI traite alors des déviations générales et partielles des dents, notamment des incisives inférieures en dehors, qui constituent une difformité considérable contre laquelle ainsi que l'a remarqué le Dr CANDE, tous les efforts de la chirurgie dentaire ont échoué... « Il n'est pas une seule de nos tentatives de redressement qui n'ait complètement réussi, quelque fût, d'ailleurs, la complication du désordre qu'il s'agissait de combattre. »

Le mode d'opération de l'auteur est, écrit-il, « d'une simplicité d'une promptitude telles, qu'il obtient en quelques heures des résultats qui demandaient autant de jours, et nous avons réalisé en quelques jours, ce qui ne pouvait s'accomplir qu'à la suite de plusieurs mois ».

Un jour, un Anglais éloigné de Londres sous l'appréhension d'un démêlé avec la justice, se présente chez JACOWSKI : « Sa mâchoire offrait un aspect très accusé de difformité ; les deux maxillaires ne coïncidaient pas ; la partie inférieure était d'autant plus proéminente que la rétroïtion de la partie supérieure était marquée ; ses dents avaient des orientations croisées, elles se déjettaient en avant et en arrière. »

Et l'Anglais dit : « J'ai entendu parler de vous en Angleterre et je viens vous demander d'user de tout votre savoir pour réparer les torts de la nature à mon égard. Non seulement j'ai hâte d'en finir avec une difformité, mais j'ai peu de temps à moi, mon séjour

à Paris étant très limité. — Combien vous faut-il de temps pour rendre symétriques mes dents et ma mâchoire ? » Et l'habile dentiste répond : « Dix jours me suffisent, s'il le faut absolument. »

A l'expiration du délai, une métamorphose complète s'était opérée ; l'Anglais partit... vers l'Amérique et avant de quitter la ville qui s'honore de posséder JACOWSKI dans ses fortifications, se heurta dans son hôtel avec un agent de la police anglaise qui, porteur de son signalement officiel, ne put s'assurer de son identité... et cela grâce au système de JACOWSKI, approuvé favorablement par des autorités telles que ERMANN, SEDILLOT et HERGOT, professeurs à la Faculté.

Les dents minérales et dents américaines n'ont point la faveur du fameux praticien, « elle sont condamnées, depuis longtemps, par l'opinion publique et par les bons dentistes ».

Les dents américaines ont une nouvelle étiquette trompeuse se posant sur la même chose. Et, notre dentiste de dauber sur les « masticatoires », les « galvanoplastiques », les osanores chères à Williams ROGERS et à FATTET, les dents « végétales » « qui sont des dents qu'on mange quand on ne peut s'en servir pour manger ».

Il utilise les dents d'hippopotame comme tous ses « bons confrères ». Les dents minérales ou américaines « ne sont plus employées que par les praticiens qui ne sont pas en état de sculpter (il était sculpteur) un bloc d'hippopotame. Ceux-ci, dans leur im-

puissance (de sculpter), ont naturellement essayé de jeter du discrédit sur l'emploi de cette matière, en disant qu'elle jaunît très vite.

C'est une indignité envers l'hippopotame ; les dents qui jaunissent sont en faux hippopotame. Cependant, JACOWSKI qui a peut-être malgré tout, des doutes sur l'éternité de la blancheur de l'hippopotame véritable, informe qu'il a, là aussi, atteint un des innombrables buts qu'il poursuivait avec énergie. Les rateliers qui sortent de ses mains se maintiennent sans altération, aussi longtemps qu'on le veut à l'aide d'un galvanisme particulier qui, en outre, en vivifie l'éclat.

JACOWSKI ne s'étend guère sur ses systèmes particuliers ; il dit simplement qu'il a rejeté l'emploi des crochets, des ligatures, des plaques d'or ou de platine, en un mot de toute cette « quincaillerie ». « Toute dent bien ajustée doit tenir d'elle-même. On n'accroche que ce qu'on ne peut pas faire tenir par une adhérence intelligente. » Toutes les dents de ses appareils sont en hippopotame et « adhérentes à un seul bloc de cette matière à laquelle l'art de la sculpture donne la forme désirée. Le platine qui sert dans les autres appareils, chez nous est un morceau d'hippopotame faisant partie de la dent même. »

JACOWSKI ayant parlé, succinctement de la pose des dents artificielles, passe au monde d'extraction, les deux branches de l'Art dans lesquelles « tout était à faire » (avant lui, s'entend).

La clé à extractions est maudite dans les Révéla-

tions de JACOWSKI. Il ne recourt qu'au davier façonné, modifié, perfectionné, pour arracher les dents les plus tenaces. Huit daviers lui sont nécessaires et le davier JACOWSKI est surprenant dans l'extraction des « formidables dents, dites de sagesse. Aucun accident après l'opération, les variations atmosphériques, les influences de la température, ni le froid en hiver, ni les pluies en été, ne sont à redouter après une opération pratiquée à l'aide de daviers JACOWSKI. »

Il parvint à donner à ses instruments « le fini et la précision d'un véritable objet d'art, en les faisant fabriquer dans les ateliers de M. EVRARD, l'un des plus célèbres mécaniciens de Londres ». Mais EVRARD (c'est JACOWSKI qui l'insinue) ne travaillait que sur les modèles dessinés par le dentiste de la rue de l'Échelle et ce dernier en modifiait de nombreuses fois la configuration jusqu'au perfectionnement final. Et, comble de sollicitude, JACOWSKI faisait argenter ses daviers pour remédier au froid de l'acier « dont le contact produit toujours un frisson involontaire chez les personnes qu'on opère ».

Pour le plombage des dents, JACOWSKI n'admet pas le plomb en feuilles, le mastic composé d'argent, de cadmium de zinc mêlé de mercure ; les feuilles d'or bénéficient de quelques indulgences, mais la couleur jaune et brillante ne lui plaît pas outre mesure. Là aussi, JACOWSKI a voulu « qu'un progrès important pût se produire ». Il inventa une matière à laquelle il donne, et aisément, la couleur extérieure de la dent. « C'est un ciment qui s'attache aux parois

de la dent, comme le ciment romain, s'attachait à la pierre et dont l'inaltérable solidité ne fait que s'accroître avec le temps. »

Si l'on désirait de plus amples renseignements, il n'était que d'aller, rue de l'Échelle au numéro 5. Ce que JACOWSKI souhaitait par-dessus tout, c'était « d'appeler un examen attentif et minutieux sur les méthodes et les procédés auxquels » il devait de si heureux résultats :

« A cet effet, notre cabinet est ouvert et accessible à la curiosité de tous. »

« Même aux « Chers Confrères » ?

« La notorité étendue que nous ambitionnons, terminait JACOWSKI, n'est pas de celles qui s'obtiennent par une vaine publicité ; c'est celle, au contraire, qui se manifeste par des progrès réels, par des modifications utiles, et dont la démonstration ou la preuve même anticipée rassure le doute et dissipe les inquiétudes de l'esprit le plus prévenu. »

Hélas, nous ne sortons pas de cette lecture, entièrement rassurés, ni complètement quiets, mais nous sommes peut-être de ces esprits prévenus. Il est vrai que « des hommes d'une grande honorabilité de caractère et d'une compétence médicale indiscutable ont attesté après en avoir vu l'application, que l'appareil dont nous étions l'auteur, marquait un immense progrès dans le traitement orthopédique des déviations congénitales des dents ». Lecteur, as-tu respiré avec ivresse et lente gourmandise ce grain d'encens ?

Mais pour le reste ? Nous désirerions bien des ex-



SCÈNES CHEZ LE DENTISTE

plications. Il est vrai que JACOWSKI écrit qu'il est facile de tenir le complément de ses informations à la disposition de toutes les personnes qui le consulteraient verbalement ou par lettre, mais malheureusement cela est écrit en 1858. Nous n'irons donc jamais, rue de l'Échelle, connaître les « secrets et les systèmes » de celui dont « diverses publications spéciales se sont occupées, même de sa personne, en des termes qui sont tout à la fois une cause d'émulation et une flatterie. »

Quelques années plus tard, JACOWSKI désirait faire profiter les belles provinces françaises du fruit de son génie. Nous avons retrouvé sa trace à Amiens et à Abbeville, en 1862. Pour cette dernière ville, il se faisait annoncer ainsi :

« Dents et Dentiers ambroplastiques, inaltérables, tenant sans ressorts ni crochets. Invention de M. JACOWSKI, dentiste. Il a l'honneur de prévenir qu'il recevra le 1^{er} mars 1862, à l'Hôtel de la Tête de Bœuf »





PUBLICITÉ POUR RATELIER

CHAPITRE IV

QUELQUES BREVETS D'INVENTION D'ART DENTAIRE DE 1851 A 1869

Cette époque fut extrêmement fertile en Brevets d'Inventions. Nous en avons recueilli la plus grande partie (1) et nous les citons d'après notre classification.

Il convient de noter qu'une grande quantité des appareils, procédés, en usage n'avaient pas été l'objet d'un dépôt d'invention.

Appareils pour extractions et opérations dentaires.

MATHIEU. — Perfectionnements aux opérations dentaires et appareils et instruments dont on se sert à cet effet (Patente anglaise), 1853.

DUCHESNE. — Avulseur de DUCHESNE, 1855.

FERRAND-VERNIER (coutelier à Nogent). — Clé, davier pour extirper les dents, 1855.

BRUCH. — Système de pinces à dents, 1858.

(1) *Catalogue des Brevets, par ordre du Ministère de l'Intérieur, chez la veuve Bouchard-Huzard, Paris.*

LADOUX (de Toulouse). — Davier à clé, 1865.

FITKIN. — Appareils et instruments pour extraction des dents, 1862.

Appareils de redressement.

SOUPLET (de Troyes). — Appareil destiné à faire disparaître les difformités des maxillaires et des dents, 1855.

SCHANGE. — Appareils perfectionné pour le redressement des dents, 1856.

Procédés d'obturation.

WEBER. — Or plastique à 1.000 degrés servant à remplir les cavités des dents malades et cariées, 1856.

DELABARRE. — Application du ciment de gutta percha (aux dentiers artificiels et plombage des cavités), 1857.

Dents et dentiers.

LECLERC, dit KIARO. — Perfectionnement à la fabrication des dentiers, 1855.

TRUMAN. — Perfectionnements aux rateliers, 1855.

BLANDY. — Fabrication et monture des dents et dentiers (Patente américaine), 1857.

HARRINGTON. — Perfectionnement aux dents et dentiers artificiels, 1858.

SIMON. — Perfectionnement aux dentiers artificiels, 1861.

WHITE. — Dents artificielles, 1861.

MARTIN (de Lyon). — Perfectionnements aux dentiers, 1859.

WINDERLING. — Perfectionnements aux dents et dentiers, 1859.

BILLARD et Fils. — Perfectionnements aux dents minérales, 1859.

WINDERLING. — Dents artificielles, 1859.

BILLARD, BLANC et TARNAZE. — Fabrication de dents artificielles, 1860.

HAMMOND. — Pièces dentaires, 1860.

MOIGNET (d'Amiens). — Perfectionnements aux dentiers, 1861.

BAWIS. — Perfectionnements aux dentiers, 1862.

HORDY. — Perfectionnement des dents artificielles, 1863.

TOUZE. — Dents artificielles, 1863.

JOHNSON. — Perfectionnement aux dentiers, 1865.

LEJAULT. — Fabrication et pose de pièces dentaires, 1865.

MALACHOW. — Dents artificielles, 1866.

ROGERS. — Système de fabrication de dentiers et de sections et appareils à cet effet, 1866.

STOCKTON. — Perfectionnement aux dents artificielles, 1866.

- DEBRAY. — Perfectionnement aux dents et pièces artificielles, 1867.
- DUCHESNE. — Fabrication de dents minérales et autres, 1867.
- ETART, dit LAMY. — Fabrication de pièces dentaires artificielles, 1868.
- Dr BING. — Perfectionnement à la pose des dents artificielles, 1869.
- GOODAIL. — Perfectionnement aux dentures artificielles, 1869.
- WINDERLING (de Metz). — Dentiers masticateurs juxtaposés et inaltérables, 1852.
- CLERGET, dit d'ARBOUVILLE. — Dentiers à base monoplastique, 1852.
- JACOBY (de Hambourg). — Perfectionnement aux moyens de fixer les dents artificielles, 1852.
- DIDIER. — Système de dents et dentiers en pâte minéroadamantine, 1853.
- WEILLE (de Rouen). — Dentiers avec galerie et vis de pression, 1855.
- COLLIN Fils. — Perfectionnement aux dentiers autostatiques, 1856.
- Mlle KIARO (de Bordeaux). — Système dentaire à gencives inaltérables, 1857.
- CLAISE. — Dents minérales à tiges, 1859.
- GUION. — Prothèse dentaire, dentiers mécaniques montés de dents minérales percées se soutenant sur les dents restantes par des chevilles de bois, 1859.
- DAMERO. — Dents sans crochets ni ligatures, dites : à coulisse, 1860.

EXPOSITIONS



EXPOSITIONS



- MITTELHANS. — Dentiers BUTTON, 1861.
- WEBER. — Dentiers à base végéto-minérale, 1862.
- GOBERT. — Dentiers et pièces à ventouses flexible, 1864.
- ROUY. — Dentiers sans ressorts remplaçant les dentiers à succion.
- JOLSOM. — Perfectionnement aux plaques pour dentiers artificiels, 1867.
- MAC CLELLAND. — Matrice pour base de dentiers artificiels et autres matières pour plaques dentaires, 1868.

**Galvanoplastie et autres procédés électriques
pour recouvrir les bases dentaires.**

- GODYEAR. — Perfectionnement à l'électro-placage, à l'ornementation, au moulage, à la coloration, au chauffage des composés de caoutchouc et de gutta, 1853.
- VIGNIER (du Vigan). — Fabrication d'appareils dentaires avec galvanoplastie, 1860.
- DELESTRE. — Galvanoplastie appliquée à l'art dentaire, 1862.
- IMRIE. — Application, par la pile électrique, de métaux précieux sur le caoutchouc destiné aux dentiers artificiels, 1862.

Applications de la gutta aux bases dentaires.

DELABARRE. — Applications de la gutta-percha aux dentures artificielles, 1851.

NINCK (de Metz). — Fabrication et application de gutta-percha aux dentiers complets et pièces de dents artificielles, 1855.

CHILDS. — Perfectionnement à l'application de la chaleur dans la fabrication des dents et gencives artificielles et autres telles que gutta-percha avec le soufre, caoutchouc (patente anglaise), 1859.

Application du caoutchouc aux bases dentaires.

GODYEAR. — Revivification des composés de caoutchouc et de gutta-percha pour vulcaniser, 1853.

ROGERS. — Application de la gomme élastique aux dents artificielles, 1853.

GODYEAR Fils. — Perfectionnement dans l'emploi du caoutchouc durci pour les rateliers, 1855.

LAWRENCE. — Manière de colorer et durcir les gommes élastiques pour l'usage des dentiers, 1859.

DEWAR, GUION. — Moulage et application du caoutchouc et autres substances pour dentiers artificiels, 1860.

TALBOT (de Caen). — Perfectionnement à l'emploi du caoutchouc dentaire, 1860.

VIOLET de PLOCQ et KAESLNER. — Moyens de moulage et vulcanisation de formes de dents et rateliers, 1862.

WINDERLING. — Appareil pour la fabrication des pièces ou dentiers en caoutchouc, dit : fouloir, 1863.

LEJAULT. — Fabrication et pose de pièces et dentiers en vulcanite, 1866.

BERLIN. — Pièces et dentiers vulcanisés à ventouse, 1867.

Application de l'aluminium aux bases dentaires.

WEBER. — Aluminium et alliages pour dentiers, 1856.

ROSENTHAL. — Dentiers en aluminium, 1861.

BEAU. — Moules propres au coulage des dentiers en aluminium et matières similaires et manière d'y fixer des dentures, 1867.

Porcelaine.

HAMMOND. — Porcelaine colorée servant à recouvrir les parties apparentes des pièces dentaires, surface buccale et gencive, 1865.

Accessoires pour prothèse.

FILLATREAU. — Porte-ressorts pour rateliers, 1860.

SEMPE. — Pivot végétal et métallique pour poser des dents artificielles, 1861.

GRAND. — Rajustement des dentiers en usage, 1864.

DEJARDIN Fils. — Porte-ressorts pour dentiers, 1867.

TERREL et SULB. — Perfectionnement aux dents artificielles et moules servant à les fabriquer.



CHAPITRE V

QUELQUES THÈSES DE STOMATOLOGIE DE 1851 A 1870.

Maladies de la bouche.

- L. DUBOIS-DELAMOTTE. — Diagnostic différentiel des hémorragies qui ont lieu par la bouche 1851.
- A. LEFLAIVE. — La Grenouillette et son traitement, 1852.
- J. N. BOYAUX. — Du gonflement chronique et fongueux des gencives, 1853.
- L. PICHON. — De la Grenouillette et de son traitement, 1854.
- A. V. DASSEN. — Étude sur la nature et le siège de la grenouillette et son traitement par les injections irritantes, 1855.
- J. H. MAYNIER. — Étude sur la nature de la grenouillette et traitement, 1855.
- E. DAVONNEAU. — De la gangrène de la bouche chez les enfants, 1855.
- L. MESSIER. — De la stomatite ulcéro-membraneuse, 1855.

- C. C. E. FROELICH. — Le chlorate de potasse dans les stomatites gangréneuses, ulcéreuses et mercurielles, 1856.
- L. PERRAUD. — Recherches sur la grenouillette. Nouveau procédé de guérison, 1858.
- A. BOIS. — Étude sur quelques tumeurs de la bouche et de l'arrière-bouche, 1858.
- J. J. A. BUZENET. — Du chancre de la bouche. Son diagnostic différentiel, 1858.
- J. J. CHOMPRET. — Étude sur le muguet, 1861.
- G. DELESTRE. — Du ramollissement des gencives, 1861.
- G. J. BLONDEAU. — De la stomatite ulcéreuse des enfants et de la nécrose du maxillaire dans cette affection, 1861.
- M. CROS. — Considérations sur la grenouillette, 1861.
- G. J. LELIEVRE. — La Grenouillette, 1861.
- B. E. DALAIN. — De la pyorrhée inter-alvéolo-dentaire, 1862.
- J. J. PECHAUD. — La stomatite ulcéreuse spécifique, en particulier chez les soldats, 1863.
- A. F. DUBARRY. — Considérations à propos de l'atrophie de l'épithélium buccal, 1868.
- J. O. A. DEMONS. — Des kystes du plancher de la bouche confondus sous le nom de grenouillette, 1868.
- P. F. RAILLARD. — Diagnostic et traitement des grenouillettes et tumeurs sublinguales, 1871.

Maladies des dents.

- C. V. FOURNIER. — Accidents de la première dentition, 1852.
- R. SEGUIN. — De la première dentition et de ses accidents, 1856.
- E. HELLOT. — Fragments sur l'appareil dentaire, 1856.
- A. A. RUBIO. — Des abcès dentaires, 1857.
- A. HANNARD. — Accidents de la première dentition, 1858.
- C. RAMEAU. — Éruption des dents et accidents produits, 1859.
- A. S. PRUDHOMME. — La première dentition et les accidents qui accompagnent l'éruption, 1860.
- J. B. C. VERNE. — Étude physiologique et pathologique des dents provisoires, 1863.
- A. SANTA-MARIA. — Considération sur la première dentition, 1864.
- G. VOISARD. — De la section des nerfs dentaires supérieurs et inférieurs, 1864.
- L. PARIZOT. — Accidents de la première dentition, 1865.
- L. MIALHE. — De la dyspepsie par défaut de mastication suffisante du bol alimentaire, 1866.
- J. CHAMBONNAND. — Fistules dentaires, 1867.
- A. C. DEUZET. — Accidents de la première dentition, 1868.

- G. LEBERT. — La carie dentaire, son traitement prophylactique et curatif, 1869.
- D. MOLLIÈRE. — Du nerf dentaire inférieur ; anatomie et physiologie, 1871.

Maladies des sinus.

- G. J. LOBEREAU. — Polypes du sinus maxillaire, 1852.
- O. CHAYRON. — Abscess du sinus maxillaire, 1856.
- P. J. TILLAUX. — Du rôle des sinus de la face, 1862.
- A. FOURDRIGMER. — Tumeurs solides du sinus maxillaire, 1868.

Maladies des maxillaires.

- L. VIALANEIZ. — Fractures de la mâchoire inférieure, 1852.
- P. A. HUNSECKER. — Résection et amputation de la mâchoire inférieure dans les affections cancéreuses de cet organe, 1854.
- H. A. SARAZIN. — La constriction des mâchoires au point de vue de ses causes et de son traitement, 1855.
- G. F. GAYMARD. — Résection du maxillaire supérieur, 1859.
- E. BLAVETTE. — Du resserrement des mâchoires, 1860.

- L. TAILHADES. — Considérations sur les tumeurs du maxillaire inférieur, 1862.
- P. DOIGNY. — Considérations sur l'immobilité permanente des mâchoires et traitement, 1864.
- A. F. MASSONTIE. — Résections intra-buccales du maxillaire inférieur, 1865.
- P. BONNEFONDS. — Du resserrement permanent des mâchoires, 1865.
- A. CLUZEAU. — Quelques fractures rares du maxillaire inférieur, 1865.
- A. L. GLENEREAU. — Kystes des os maxillaires, 1865.
- E. T. HAMY. — Os intermaxillaire de l'homme à l'état normal et pathologique, 1868.
- G. ARCHER. — Étude sur les abcès odontopathiques compliqués de dénudation de l'os maxillaire inférieur, 1870.
- J. MAUQUIE. — Contribution à l'histoire du traitement des fractures du maxillaire inférieur, 1871.

Maladies de la langue.

- H. ROBERT. — Du cancer de la langue, 1856.
- J. E. BOYER. — Du cancer de la langue et traitement, 1865.
- F. TEISSIER. — De la section du filet de la langue, 1866.
- Y. CAPMAS. — Des opérations préliminaires destinées à faciliter l'extirpation des tumeurs de la langue et du plancher de la bouche, 1866.

- A. BOURCHEUX. — Des ulcères tuberculeux de la bouche et de la langue en particulier, 1870.
C. SAISON. — Diagnostic des manifestations secondaires de la syphilis sur la langue, 1871.

Maladies des glandes salivaires.

- G. A. T. DE CLOSMADENC. — Recherches historiques sur les calculs des canaux salivaires, 1855.
A. E. DEMOREY. — Des calculs de la glande sous-maxillaire, 1856.
L. BLIN. — Mémoire sur les calculs salivaires du canal de Wharton, 1858.
L. G. DOURIEN. — Calculs salivaires, 1865.
E. J. P. DENIS. — Etude physiologique et pathologique de la salive, 1868.
F. F. TALAZAC. — Tumeurs de la glande sous-maxillaire, 1869.

Maladies des lèvres.

- J. A. PERREON. — Cancroïde de la lèvre inférieure, 1851.
P. M. A. J. EUZIÈRE. — Cancer des lèvres et traitement, 1855.
G. TALON. — Cancer de la lèvre inférieure et traitement, 1859.
H. GISLARD. — Épithélioma des lèvres, 1862.
A. O. DESSUS. — Cancer épithélial des lèvres, 1864.

- F. THOMAS. — Examen des principaux procédés de la restauration de la lèvre inférieure, 1870.
- S. H. SERRE. — Considérations sur... l'autoplastie labiale... Étude d'un nouveau procédé de restauration des lèvres, 1871.

Maladies congénitales des mâchoires.

- G. S. NORMAND. — Du bec-de-lièvre et traitement 1852.
- A. HALLEGUEN. — Considérations sur le bec-de-lièvre, 1854.
- J. B. C. VAUTHIER. — De la résection de la voûte palatine dans le traitement des polypes fibreux nasopharyngiens, 1864.
- H. H. PERIAT. — Recherches historiques sur l'opération du bec-de-lièvre et des avantages à la pratiquer chez les nouveau-nés, 1857.
- J. G. BOYMIER. — Du bec-de-lièvre ; anatomie pathologique et étiologie, 1859.
- M. J. G. MOURAND. — Considérations étiologiques et pratiques sur le bec-de-lièvre, 1861.
- C. HERPIN. — Uranoplastie, 1863.
- A. L. PROTAÏN. — Considérations sur les différents moyens employés pour remédier aux perforations du palais, 1863.
- C. C. THEVENIN. — Considérations sur le traitement du bec-de-lièvre compliqué, 1866.

L. PRÉVOST. — Vice de conformation de la voûte palatine et du voile du palais, 1866.

J. B. SCHAACK. — Remarques sur la staphyloraphie, 1867.

Chirurgie de la face.

J. DARDIGNAC. — Considérations cliniques sur des plaies de la face par armes à feu, 1871.

Prothèse dentaire.

G. F. H. RICHARD. — De la prothèse dentaire, 1866.



(Collection FERRAND)

CONCLUSIONS

La vie du D^r Thomas W. EVANS fut, lors de son long séjour à Paris, entièrement consacrée à une riche clientèle que son renom d'américain attira dans son cabinet. Appelé par Napoléon III à être son dentiste et celui de l'Impératrice qu'il avait connue avant le mariage, il put ainsi amplifier fortement sa clientèle. L'estime que l'Empereur et l'Impératrice avaient pour le D^r EVANS le firent se mêler assez assidûment à la vie politique et privée des Souverains. Il s'entremît à diverses occasions avec l'Amérique, accompagna Eugénie dans son exode vers l'Angleterre et servit un moment de truchement entre les deux êtres séparés.

Il nous semble qu'EVANS a parfois considéré un peu arbitrairement la corporation française de son époque. Les dentistes pratiquant alors n'étaient pas tous, surtout à Paris, des opérateurs en plein vent ; beaucoup ont laissé un nom d'habiles, d'honnêtes et consciencieux praticiens. Les lois existantes, assez peu sévères, devaient cette mansuétude à une incompréhension des hautes sphères, due aux divers changements de régimes depuis la Révolution. La Restauration, la Monarchie, la Deuxième République,

avaient tant de choses urgentes à mettre ou à remettre sur pied qu'elles avaient tendance à ne pas mécontenter certains restes de la liberté de 89. Les Ministères et les Bureaux fréquemment changés ne se tenaient pas au courant des lois régissant l'Art Dentaire pour lequel l'obligation d'être Officier-de-santé spécialisé dans l'art dentaire était toujours en vigueur. Nous en voyons pour preuve les demandes diverses que les Préfets adressaient à une Autorité dont les réponses trahissent très nettement l'incompétence.

Les dentistes de cette époque étaient assez prodigues en une publicité que l'on a fort heureusement tenté d'enrayer et cela pour la dignité de la profession dentaire. Mais à cette époque où il existait un très grand nombre de dentistes, cette « self-défense » était d'un usage courant. Louis-Philippe obligé de louvoyer entre les Légitimistes, les Bonapartistes et les Républicains même, avait accordé ses sourires à l'Industrie, laquelle au faîte de sa gloire bourgeoise, prétendait au luxe et au bien-être, dont l'Art Dentaire était pour eux un complément obligé. Cette Industrie, grande protectrice de la publicité, ne pouvait qu'accorder ses suffrages à celle des soigneurs des dents et des réparateurs du « réparable outrage des ans ».

Les praticiens de cette époque perfectionnèrent leur art, même un peu du côté de la prothèse. Jamais à aucune époque depuis la création de la propriété industrielle, en 1791, il n'a été déposé autant de bre-

vets touchant l'Art Dentaire. Les temps étaient révolus où chaque praticien conservait jalousement ses « secrets ». FAUCHARD, 1648-1761, fut le premier à divulguer, sérieusement, dans son ouvrage sa science et celle de ses contemporains. Dire que précédemment l'Art Dentaire était en enfance n'est pas extrêmement exact, car si CARMELINE et autres avaient laissé trace imprimée de leurs méthodes, nous ne situerions peut-être pas le commencement de l'Art Dentaire à la moitié du XVIII^e siècle.

Jadis, les médecins abandonnaient, on le sait, les soins dentaires aux chirurgiens. « Les chirurgiens de Saint-Come, écrivait PATIN, sont tous de misérables arracheurs de dents. » Plus tard, lors de la prédominance des chirurgiens, ceux-ci, à leur tour laissèrent cette spécialité aux mains des officiels experts pour les dents. DIONIS, lui-même, l'avoue tout en s'efforçant de ne priser chez ses inférieurs que l'habileté manuelle. Quelques chirurgiens spécialisés dans l'Art Dentaire, exercèrent il est vrai uniquement cette partie ; ils étaient seulement quatre en 1761, l'année de la mort de FAUCHARD. Par la suite, et surtout sous Louis-Philippe et Napoléon III, quelques médecins abandonnèrent la médecine générale pour faire « les dents ». Certains ne craignirent pas alors d'aller prendre quelques leçons chez les Officiers-de-santé, dentistes renommés pour leur savoir et atteignirent une réputation fort enviable. Les pouvoirs officiels en placèrent quelques-uns dans les hôpitaux ou hospices où ils brillèrent à égalité avec les simples den-

tistes. Il fallut attendre bien après la loi définitive de 1892 pour voir des médecins non seulement s'adonner à l'Art Dentaire mais, après leur diplôme de doctorat, commencer des études toutes spéciales dans des Ecoles : d'où naquirent les Médecins ayant passé les examens de Chirurgien-Dentiste (appelés improprement Médecins-Dentistes) — et enfin les Stomatologistes.

C'est là l'avenir de la profession dentaire, qui comprendra des hommes fortement inspirés de la doctrine classique et médicale et qui, grâce à elle, y apporteront les qualités scientifiques et de dignité qui lui sont à un si haut degré, indispensables.

Vu : *Le Président,*
LAIGNEL-LAVASTINE

Vu : *Le Doyen,*
ROUSSY.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
CHARLÉTY

BIBLIOGRAPHIE

Sur le Docteur T. W. Evans

- KOCH. — *History of dental surgery*. Vol. III). *Evans*, par BURTON LEE THORPE.
1897. — *British Dental Association Journal*.
1897. — *Dental Cosmos*.
1898. — *Dental Cosmos*.
- Dental Digest*.
1897. — *International Dental Journal*.
1898. — *International Dental Journal*.
1897. — *Items of Interest*.
1897. — *Dental Record*.
1897. — *Dental Brief*.
1898. — *British Journal of Dental Science*.
1899. — *British Journal of Dental Science*.
1915. — *Journal of the Allied Dental Societies*.
1915. — *Dental Review*.
1901. — *Dental Brief*.
1915. — *Items of Interest*.
1915. — *Oral Hygiene*.
- 1905-6. — *Dentists Magazine*.
1907. — *Dental Record*.
1905. — *British Dental Journal*.
- D^r CRANE. — *Mémoires du D^r T. W. Evans*. Paris. Plon, 1910.
- Ferdinand BAC. — *L'Impératrice*.
- Henri de RÉGNIER. — *De mon temps*.
- Maurice PALÉOLOGUE. — *Entretiens de l'Impératrice*.

D^r Raoul BAUDET. — *Le D^r Evans et les dentistes* (in *Conferencia*, 1933).

Octave AUBRY. — *L'Impératrice Eugénie*.

Sur les Dentistes condamnés du coup d'État.

Archives Nationales : BB²²-140.

BB³⁰ 424, 402, 809.

BB³⁰ 463.

F⁷ 12712, 12713.

F 4106.

BB³⁰ 465.

AB XIX 159 à 178.

Ordonnances de Police : 28 février 1863.

3 avril 1828.

Sur les Dentistes Parisiens.

LEMAITRE. — *Notice sur l'Art Dentaire*, 1900.

COLLECTIONS DU CHARIVARI ET AUTRES JOURNAUX DE L'ÉPOQUE.

JACOWSKI. — *Révélations sur l'Art Dentaire*, 1858.

G. DAGEN. — *Histoire de l'Art Dentaire en France, principalement à Paris*.

G. DAGEN. — *Etudes historiques* (in *La Semaine Dentaire*).

G. DAGEN. — *COLLECTION DU BAUME D'ACIER* (in *La Semaine Dentaire*).

Sur les Brevets.

CATALOGUE DES BREVETS, PAR ORDRE DU MINISTRE DE L'INTÉRIEUR, chez la veuve Bouchard-Huzard (années 1851 à 1869).

Sur les Thèses de Stomatologie.

DAVID. — *Bibliographie des ouvrages dentaires*.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	1
--------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

I. — Le Dr EVANS, sa vie et ses travaux.....	5
II. — Le Dr EVANS vu d'après ses Mémoires.....	14
III. — L'Ami des Mauvais Jours.....	26

DEUXIÈME PARTIE

I. — Les dentistes politiques sous Napoléon III.....	45
II. — La vie des dentistes parisiens de 1851 à 1870.....	53
III. — Quelques dentistes parisiens de l'époque du Dr EVANS.	76
IV. — Quelques brevets d'Invention d'art dentaire de 1851 à 1869	102
V. — Quelques thèses de stomatologie de 1851 à 1870.....	112

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie R. BUSSIÈRE. — 5-6-1936
